

# BRETAGNE

**Dans ce Numéro :**

**AU CŒUR  
DE NANTES**

par Bernard ROY

**Directeur-Fondateur  
O. - L. AUBERT**

**Rédacteur en Chef  
Florian LE ROY**

**Prix : fr.**

**SOMMAIRE.** — Bonne Année, O.-L. AUBERT. — A nos abonnés, à nos lecteurs, à nos amis, LA DIRECTION. — *Portrait du mois* : Gustave-Charles Toussaint, Jeanne PERDRIEL-VAISSIÈRE. — *La Chevelure Dorée*, Lanriwen, Gustave-Charles TOUSSAINT. — *Echos*, BREIZ. — Noël, poésie de Max JACOB. — *Paysage breton* : *Un petit Carnac* : Saint-Just, Félix-Christian DELALANDE. — *Mona*, conte de Jacques RIOU. — *La route du gui*, Paul GUYOT. — *Opinions* : *Comment Jérôme Tharaud travaille avec son frère Jean I*, André DEMAISON; *Chateaubriand et nous*, Louis GILLET; *Histoire de la découverte de la terre*, Charles de la RONCIÈRE. — *Ceux qui sont partis*. — *Les lettres et les Arts*. — *La page du chercheur*.

ET EN SUPPLEMENT :

**AU CŒUR DE NANTES**

par BERNARD ROY.



Les MEILLEURS PEINTRES exposent à la  
**GALERIE MIGNON - MASSART**  
 10, rue Boileau et rue du Chapeau-Rouge — NANTES  
 Objets d'Art - Gravures et Peintures  
 fabrique spéciale d'encadrement

17<sup>e</sup> Année. - N<sup>os</sup> 166-167

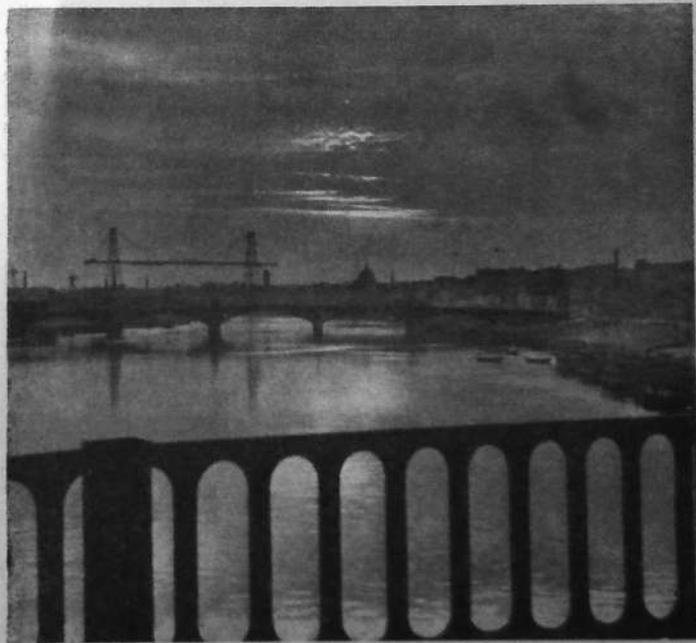
NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1938

# BRETAGNE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DES INTÉRÊTS BRETONS  
 INTELLECTUELS - ÉCONOMIQUES - TOURISTIQUES

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT. — Rédacteur en Chef : F. LE ROY

DIRECTION : 4, Boulevard Sévigné, SAINT-BRIEUC. — ADMINISTRATION : 38, Rue du Pré-Botté, RENNES  
 Compte Chèques Postaux : Rennes 231-20



Nantes, Coucher de soleil sur la Loire. (photo G. Bouvages).

# BONNE ANNÉE !

LES années passent, les années viennent. Elles se succèdent sans arrêt, jamais exactement semblables, tantôt bonnes, tantôt mauvaises, tantôt ni bonnes ni mauvaises. Leur suite ininterrompue forme la chaîne plus ou moins longue de la vie qui, suivant les circonstances, vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, mais que chacun doit quand même vivre du mieux qu'il peut.

Les causes de désenchantement dans l'existence sont diverses. Les unes sont matérielles, les autres physiques. Il en est aussi, et selon certains ce serait le plus grand nombre, d'uniquement morales. Heureusement les causes évoluent comme les faits eux-mêmes, et le perpétuel recommencement des choses n'est pas aussi immuable qu'on l'assure dans ses aspects et ses conséquences. Heureusement, d'ailleurs.

C'est pour cela qu'on a pris l'habitude depuis des siècles de présenter des souhaits et de former des vœux au début d'une année. C'est une façon plus ou moins efficace de conjurer le mauvais sort, de rendre moins grèles, de consolider les fils qui, au-dessus de nos têtes, tiennent suspendue la symbolique épée de Damoclès.

Il arrive que ces présages ne sont pas tout à fait vains. Sans doute, certains ne sont-ils qu'une formule de politesse. Mais quand même, dans le nombre, il en est de sincères. S'ils ne se réalisent pas, ce n'est aucunement de la faute des personnes qui les formulent.

Nous appartenons à la catégorie des sincères et c'est pourquoi, au seuil de l'an 1939, c'est de tout cœur que nous présentons à nos lecteurs et abonnés de « Bretagne » l'expression très vive de notre sympathie et les assurons de notre espoir que l'année qui vient non seulement ne sera pas trop sombre, ni pour eux, ni pour les leurs, et, tout au contraire, se présentera les bras chargés des fleurs les plus belles, des fruits les plus précieux.

Bien entendu, nous ne leur affirmons pas que tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes. La tourmente est à peine passée. Elle a laissé des ruines qui ne sont pas encore relevées, des douleurs qui ne sont pas complètement calmées. Cependant, une aube nouvelle se lève et c'est aux promesses de paix, de repos, de bonheur, de réconciliation entre les hommes qu'elle nous apporte, que nous leur demandons de faire confiance.

O.-L. AUBERT.

# A NOS ABONNÉS

# A NOS LECTEURS

# A NOS AMIS

L'effort accompli depuis 18 ans par la Revue « *Bretagne* » est le plus important qui ait jamais été réalisé en province.

Si, au cours de l'année 1938, nous avons rencontré quelques difficultés d'ordre purement technique qui ont amené des décalages légers dans la périodicité de publication, du moins nous avons, comme toujours, tenu largement nos promesses et engagements. Nous les avons même dépassés.

Nous avons promis une Revue de 24 pages et une monographie de 48 pages, soit en tout 72 pages par mois. Nous avons donné pour l'ensemble de l'année, y compris le présent numéro qui groupe novembre et décembre, 390 pages de revue et 480 pages de monographies :

LE PALAIS DU PARLEMENT A RENNES; SAINT-BRIEUC, Cité gentille; LA MARINE BRETONNE; BREST, porte de l'Occident; SAINT-MALO-DE-LA-MER; LES MALOINIÈRES; UN TOUR EN BRETAGNE; CENTENAIRE DE VILLIERS DE LISLE-ADAM; QUIMPER; NANTES, etc... signées des noms des meilleurs Écrivains bretons : Florian Le Roy; O.-L. Aubert; Jean de la Varenne; Catherine Beauchamp; Roger Vercel; Théophile Briant; Francis Gourvil; François Ménez; Bernard Roy.

Ces monographies sont magnifiquement et de plus en plus abondamment illustrées de photos inédites et de reproductions documentaires du plus vif intérêt iconographique.

C'est avec toute la force et l'enthousiasme que nous donne notre passé que nous allons aborder la nouvelle année 1939.

Nous ne toucherons pas à notre format qui est essentiellement pratique; mais nous sommes techniquement dans la nécessité de séparer la revue proprement dite de la monographie, et d'alterner leur publication.

La Revue, sur 48 pages, paraîtra en Janvier, Mars, Mai, Juillet, Septembre, Novembre. Elle donnera, comme par le

passé, un reflet complet de la vie intellectuelle, littéraire, artistique, morale et économique de la Bretagne.

Les monographies paraîtront en Février, Avril, Juin, Août, Octobre et Décembre.

Pour celles-ci nous nous sommes assurés la précieuse collaboration de :

Madame Marie-Paule Salonne « La Vierge en Bretagne ».

Madame Perdriel-Vaissière, « La Forêt Bretonne ».

M. Henri Wacquet, « Images de la Bretagne aux siècles des Croisades ».

M. R.-Y. Creston, « Saint-Nazaire ».

O.-L. Aubert, « Le pays du Bon Repos ».

Florian Le Roy, « Dinan ».

C'est là un programme plein d'attrait qui, on le voit, a pour objet principal la défense de la vie spirituelle de la Bretagne, la mise en valeur de ses vertus et de sa beauté.

Ce programme, nous le réaliserons quelles que soient les difficultés de l'heure; et même, s'il est possible, nous l'améliorerons encore.

Nous demandons à tous ceux qui nous suivent, à tous ceux qui comprennent la nécessité d'une Revue comme « Bretagne » de se rendre compte de l'effort et des sacrifices que nous impose la continuité de notre œuvre. Et cependant, car chez nous le désintéressement prime toute chose, nous voulons maintenir nos prix pour l'année 1939, l'abonnement restera à 50 francs et le numéro de la Revue ou de la Monographie sera fixé à 5 francs.

*La Direction.*



La mer. — Panneau décoratif de J.-J. Lemordant, Hôtel de l'Épée, Quimper.

## PORTRAIT DU MOIS

### Gustave-Charles TOUSSAINT

C'ÉTAIT un long garçon mince, se voûtant légèrement parfois comme un jeune arbre poussé trop vite et que le vent fait osciller. Son teint brun préfigurait celui du colonial qu'il devait être.

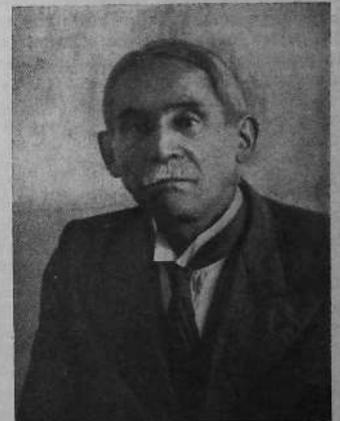
« Dès sa prime jeunesse, m'écrivit le docteur Le Marc'hadour (l'illustre Le Marc'hadour du *Danton* et de la *Brigade*), dès sa prime jeunesse se manifestait sa supériorité; il était sans effort le premier de sa classe, avec une telle modestie charmante qu'il n'a jamais connu de jaloux.

« Déjà se manifestait ce dédoublement unique qui le caractérise.

« A Gustave-Charles Toussaint, élève remarquable, puis juriste éminent, magistrat sage, pondéré, collaborateur de Gallieni, conseiller au tribunal international de Pékin ou de Shanghai, succédait, la tâche finie, un fantaisiste débridé, un poète aux envolées délirantes.

IL avait une curiosité universelle, servie par une mémoire unique.

« Notre joie était les excursions géologiques; pendant des journées entières, le long des routes, il se grisait de poésie, « récitant des vers qu'il avait retenus par milliers. Son amour de « la musique des mots était précoce; tout enfant le mot *coaltar* « (qui évoquait dans son imagination un nom de chef barbare) « l'avait enchanté; il avait demandé à ses camarades de l'appeler « ainsi. Nous n'avions rien à lui refuser : au lycée il fut sur sa « demande *Coaltar* pour tous ses camarades. »



Gustave-Charles Toussaint.

Dans sa province, on lui fit une réputation d'esthète.

Il portait dans l'une de ses poches les *Serres chaudes* de Maeterlinck, dans l'autre *l'Eve future* de Villiers de l'Isle-Adam. Il ne prononçait jamais Edgar Poë, mais Edgar-Allan Poe avec une ferveur qui ouvrait tout ronds les yeux des uns et teintait d'ironie le sourire des autres; mais l'opinion ne l'atteignait jamais, il avait le sens des certitudes qui dédaignent et cette merveilleuse candeur des poètes prête à transposer les êtres et la vie. Ses amitiés intellectuelles : Poe, Villiers, Mallarmé, Baudelaire l'introduisaient dans un monde fantastique et somptueux :

« *Vrai, je ne me sens plus maintenant à mon aise  
Qu'après des os des morts et sous des toits maudits.* »

APRÈS un premier recueil *Stupeur* qu'il offrait à Mallarmé avec l'épithète « lividement », il publia chez Vanier, *Le cœur qui tremble*, dédié « à la haute mémoire du poète Auguste-Mathias de Villiers de l'Isle-Adam » :

« *Tous les frissons, les miens mêlés avec les vôtres* »...

Ce petit livre se clôt sur un long poème en vers de neuf et quatre pieds « *La chevelure dorée* » qui, non seulement traduit la forme de son exaltation d'alors, mais restera le sourd leitmotiv d'une partie de son œuvre. C'était l'époque où, s'en allant à pied à travers la Basse-Bretagne, Gustave-Charles couchait dans les cimetières.

A *Lanriven, au clair de lune*, il aperçut, dans l'ossuaire, sur l'ivoire grisâtre d'un crâne, « scintiller l'or d'une chevelure ».

Le garde champêtre, à l'affût, l'arrêta comme vagabond, et tandis qu'il protestait :

— Je suis magistrat, voici ma carte d'attaché au Parquet, le représentant de la loi répliqua :

— Dans le temps, j'ai pris un récidiviste qui avait sur lui la carte de M. Grévy ! A l'aube, Gustave-Charles put alerter un camarade, alors sous-préfet à Guingamp, qui vint en hâte l'arracher à la paille humide. Cet exploit l'avait ravi.

DANS le monde, lorsqu'il rencontrait une jeune fille goûtant la poésie, Gustave-Charles ne la quittait guère. Tandis que les autres valsaient, il déclamaït mezzo-voce du Villiers. « *J'ai vu de longs sanglots sur mes mains se briser* », ou du Rimbaud « *mais vrai ! j'ai trop pleuré, les aubes sont navrantes* », et les douairières chuchotaient, supposant un flirt éperdu.

« Mon départ dans la marine, dit Henry Le Marc'hadour, mon

« retour du Dahomey, furent pour lui un choc révélateur de sa vocation pour les voyages. »

IL choisit la magistrature coloniale; ses premières étapes furent la Calédonie, où il devait rencontrer le grand parnassien S. Ch. Leconte, Madagascar, puis l'Inde qui lui fut une révélation.

« Il fut pris aussitôt par le mystère des philosophies de l'Asie. » sa vie était définitivement fixée.

« C'est l'époque où, pour utiliser son congé, il fait ce prestigieux voyage, traversant toute l'Asie du S.-O. au N.-E., de la Caspienne à Port-Arthur, seul avec un guide et quelques poneys de charge; « refaisant la route des historiens et recherchant les inscriptions de ces missionnaires, sculptées sur les pierres qui jalonnent leur route. Il traverse les Monts Célestes par des cols inexplorés. C'est le plus étonnant voyage que l'on puisse imaginer; il ne soupçonne même pas son héroïque imprudence.

« A son retour, il déclare avec humour qu'il a fait la route pour voir à Ourga, en Mongolie, un dieu vivant, un bouddha ré-incarné. »

Pour lui, du reste, le temps, l'espace, n'étaient que fiction. Il n'écrivait à ses amis que pour leur faire savoir quelque chose, mais ne négligeait jamais leurs peines auxquelles son cœur l'associait. Il possédait un sens merveilleux de la fidélité.

APRÈS des années de silence, il débarquait à Brest, par le train. se présentait au Pont-Gueydon pour prendre une embarcation et se rendre à bord. Les matelots, stupéfaits, regardaient cet extraordinaire personnage couvert, coiffé d'étranges et magnifiques fourrures :

— Commandant, y a là quelqu'un qui vous demande.

— Ah ! Gustave-Charles !

Et, après la fraternelle accolade :

— Je viens faire avec toi cette partie de marelle que je t'ai promise, il y a cinq ans.

Le soir, il s'asseyait à notre table et la femme de chambre de me dire, en confidence :

— C'est ce monsieur qui, cet après-midi, faisait peur aux chevaux sur la place de la Liberté; ils le prenaient pour un ours.

Parfois, nous nous retrouvions l'un et l'autre en cette bonne ville de Rennes, où il était né en 1869, et dînions ensemble dans quelque maison amie; d'avance, nous prévoyions le « vous nous direz bien quelque chose ? » et le sourire en cœur de l'hôtesse.

— Que « leur » dire ? s'exclamait Gustave-Charles en levant

ses longs bras, ils en sont restés aux contes en vers de François Coppée !

— Si nous ne « leur » disions rien ?

Alors il riait de ce bon rire d'enfant qu'il devait garder toute sa vie :

— Ce ne serait pas honnête ! On va nous présenter des mets somptueux, des vins de grande marque; par compensation, la maîtresse de céans escompte le numéro que nous lui donnerons au cours de sa soirée : nous devons payer.

Il scandait alors quelque poème aux éblouissants vocables, au sens difficile; l'assistance éberluée se demandait ce qu'il en fallait penser; le souvenir des succès retentissants de l'élève Toussaint, les réussites du jeune magistrat, l'invitaient à la discrétion.

A l'*Hermine*, alors en pleine gloire, Louis Tiercelin appréciait et comprenait...

C'EST au Thibet, sur ces plateaux de vertige où règnent, en d'hermétiques monastères, des ascètes livrés aux plus extraordinaires métaphysiques, que le voyageur occidental subit l'emprise.

Il apprit le thibétain, il traduisit une Geste du XIII<sup>e</sup> siècle, la Geste de Patma. « Dans cette traduction, il se retrouve tout entier: l'érudit qui continue l'enfant laborieux et le poète amoureux du verbe. Pour suivre et traduire les intentions du texte, il faut sa virtuosité, une richesse inouïe dans le vocabulaire. »

C'est au cours de ces recherches qu'il rencontra une jeune Japonaise de grande culture et de haute lignée, il l'épousa. Le fils qui naquit de cette union porte le double et royal héritage des Bardes celtes et des Samourais.

Gustave-Charles vint tout exprès de Paramé à la Motte-Verte pour me présenter ce jeune homme, destiné à le continuer. Je ne devais, hélas ! le revoir qu'une seule fois, à Paris, chez Aurel, certain soir où cette parfaite amie me recevait rue du Printemps. Gustave-Charles vint se placer auprès de moi avec cette simplicité fervente, cette fidélité qui abolissent le temps et répandent sur l'automne un parfum de roses remontantes.

AUTANT qu'à ses amis, et au travers des spéculations bouddhiques de son âge mûr, il demeurait attaché à ses premières directives. Remaniés, amplifiés, creusés, on retrouve dans *Miroirs de Goules* qu'il publia en 1935 (hors commerce), les thèmes de sa jeunesse. Il est resté le « seigneur du rêve ».

« Dilection, fête profonde !

« Sortilège par qui brilla

« De l'Iroisé à l'Himalaya

« Vingt ans mon regard sur le monde... »

Il sait que vogue son « navire

« Que toujours un courant revire

« Vers des golfes d'infirmité. »

Le goût des charniers bretons a marqué son imagination d'une façon définitive...

« J'étais de l'Ankou possédé...

« Respire-t-on des lys sur la robe des mortes ?... »

Les mânes d'Ambatomitio rejoignent « les restes crus et pélemêle » de l'ossuaire cornouaillais, et sa passion pour la thibétaine qui porte « au front la turquoise, fleur pâle archimillénaire du roc » ne détruit point en lui l'incantation de la Bretagne natale :

« Rocs violets, Brocéliande

« Sol qu'a pour dormir assumé

« Myrdhinn dans l'amour embaumé... »

Comme Taliésin, il connaît l'inquiétante signification des arbres :

« Joins les chênes dans les futaies

« Où se retranche leur conseil !

« Garde d'en négliger aux haies

« Des courtils à triple cornière ! »

La mort le prit debout. Il commençait à écrire ses mémoires, il en rédigeait la 17<sup>e</sup> page et cette phrase: « la belle Taprobane où j'aborde bientôt... »

Suspendu toute votre vie au bord du mystère, en ayant assumé la quête à travers les âges et les civilisations, à quelle Taprobane éternelle, ô voyageur, votre grand cœur a-t-il abordé ?

Jeanne PERDRIEL-VAISSIÈRE

La Motte-Verte, décembre 38.

Voici deux textes qui, inspirés à trente-trois ans de distance, par le même thème, un thème familier à l'esprit « décadent » de G.-Ch. Toussaint, fixent l'itinéraire de son évolution prosodique à travers les années et les climats.

#### LA CHEVELURE DORÉE

Nous collâmes nos fronts aux barreaux

De vieille pierre,

Et nous vîmes des os en monceaux

Dans l'ossuaire :

Des os blafards sous un toit de plomb  
 — Sombres cohortes —  
 Têtes riant le rictus sans nom  
 Des têtes mortes.  
 Pauvres vieux morts ! Qui dira les mots  
 De vos détresses,  
 A ne pouvoir retrouver les os  
 De vos maîtresses !  
 ...A ne pouvoir retrouver non plus  
 Même les vôtres,  
 Oubliés dans la terre ou perdus  
 Parmi les autres !

## LANRIVEN

La crête nue des collines d'Arrez se profilait esmi-indécise, telles on entrevoit les lamies qui se lèvent en lieux déserts. A ma droite, un chêne insolite s'avérait par trois fois tordu, tandis que d'autres, déjetés en arrière, agitaient comme exprès leurs branches. Et chez ces autochtones bizarres, je ressentais quelque malaise, bien que la rudesse du vent pût justifier leurs façons.

Mon dessein, faut-il dire, se trouvait être une visite nocturne à l'ossuaire de Lanrivén : rendez-vous dont l'obsession impliquait une marge trouble.

Je trébuchai d'abord contre des dalles. Mais à la lune encor mi-pleine se reflétant or çà or là, m'apparut, blanchâtre trouée, mon néfaste but tout à coup.

Un crâne sommant un bassin, à la renverse dans un angle. Le haut seul saillait d'un voisin, et qui n'était pas dénudé : tête en tel tréfonds de détresse, que l'on concevait qu'elle provoquât à la tirer par les cheveux. La plupart des autres accusaient l'hébétéude, mais il y en avait une, mèche étalée au frontal, qui ricanait jusqu'à mon cœur.

Et le lendemain, après une insomnie à l'auberge, je retournai à l'ossuaire, dans la bonne fraîcheur du matin d'octobre. Des jeunes femmes passèrent auprès : elles ne semblaient rien voir, quoiqu'elles eussent pu nommer quelques-uns de la compagnie.

Je m'en fus de ce créneau, je m'évertuai avec persistance, à travers les ravins chevelus de genêts, les plateaux bruns, les amas de roches : rien qui ne me rendit aux goulés. J'eus beau sur les métémysocoses adjurer les aubes futures : j'étais de l'Ankou possédé.

Gustave-Charles TOUSSAINT.

## = E C H O S =

## Le Morholt de l'île Tristan

C'EST parfois sous une forme moderne que se renouvellent les légendes.

Personne, jusqu'à ce jour, ne supposait que M. Cavenel, au demeurant le meilleur homme du monde, à l'initiative de qui sont dus de magnifiques et importants travaux dans les ports de pêche du Finistère, mériterait d'être comparé au Morholt, lequel fut sans doute vaincu par Tristan, mais le blessa si cruellement que, sans Iseult aux cheveux d'or, il aurait succombé.

A vrai dire, ici, les rôles sont renversés. C'est le Morholt (pardon, M. Cavenel), qui défie Tristan, ou, du moins, s'attaque à l'île baptisée du nom du beau neveu de Marc'h de Cornouailles.

L'affaire préoccupe l'opinion depuis plusieurs mois déjà. Pour la construction d'un môle nouveau, au port de Douarnenez, les Ponts et

Chaussées extraient la pierre nécessaire à l'une des pointes de l'île Tristan, non loin de la propriété de M. Jacques Richepin, fils du regretté poète de la Chanson des Gueux.

M. Jacques Richepin assure que cette extraction s'opère dans un site classé et va changer à son désavantage la physionomie de son île. M. Cavenel et les municipalités de Douarnenez et de Ploaré-Tréboul, affirment que ces craintes sont exagérées, toutes précautions ayant été prises afin que ne soit en rien détruit le pittoresque des rochers et des falaises.

Quoi qu'il en soit, un certain nombre de personnalités du monde artistique et littéraire se sont émus de ce qu'elles qualifient un attentat d'une gravité exceptionnelle contre la beauté du pays.

Dans la pétition qu'ils ont adressée au ministre compétent, les signataires font remarquer que si



L'île Tristan (photo VILLARD).

l'utilité de la construction du môle n'est pas discutable, il pourrait y être pourvu au moyen de pierres autres que celles de l'île Tristan.

Il est arrivé déjà bien des fois, quand il s'est agi notamment de certains projets de routes touristiques, que des protestataires, peut-être pas toujours aussi désintéressés qu'ils le paraissaient, ont trouvé, sur le plan sentimental, un écho favorable auprès de hautes personnalités, insuffisamment renseignées sur les conditions dans lesquelles les travaux seraient exécutés. Nous avons dit à ce sujet notre façon de penser et soutenu qu'on pouvait fort bien faciliter au plus grand nombre l'accès à la beauté et au pittoresque, sans leur porter la moindre atteinte.

Nous n'en sommes donc que plus à l'aise, sans chercher toutefois à arbitrer le conflit faute d'éléments suffisants d'appréciation, pour déclarer qu'il serait regrettable, si vraiment aucune raison valable d'aménagement ne se pose, que l'île Tristan fût transformée en carrière. Il est, en effet, des économies plus dommageables que des dépenses bien comprises. Ce n'est en tous cas pas dans la destruction de nos beautés naturelles qu'il est permis de les trouver.

Nous avons bon espoir, connaissant l'esprit conciliant de M. Capenel, que la voix de la raison l'emportera et que les pétitionnaires, parmi lesquels nous relevons les noms de MM. Georges Duhamel, le général Weygand, Léon Bérard, André Chevillon, Lucien Simon, André Danchez, n'auront pas, en la circonstance à jouer le rôle d'Iseult la Blonde et à panser les blessures de Tristan, c'est-à-dire de son île.

HOËL.

### Esotérisme

CUSTAVE-CHARLES Toussaint, qui vient de mourir, et dont M<sup>me</sup> Jeanne Perdriel-Vaissière évoque, d'autre part, la figure, était fils d'un chef de gare de Rennes. Il apparaît comme un de ces êtres, merveilleusement doués, qui font facilement toutes les choses difficiles.

Poète décadent parmi les Parnassiens de l'Hermine, il parcourut comme magistrat colonial une brillante carrière, puisqu'il devait finir « juge suprême français pour la Chine, jugeant par délégation dans toutes nos circonscriptions consulaires de l'immense Empire chinois ».

Il était d'autant mieux placé, pour exercer ces fonctions délicates, que nous devons le considérer comme un de nos orientalistes les plus érudits.

Non seulement il explora les régions les plus inaccessibles de l'Asie centrale, mais l'ayant découverte dans une lamaserie ignorée de l'Himalaya, il traduisit la geste esotérique et lyrique du fondateur du lamaïsme, le fameux Guru.

Ce travail, « le dict de Padma », ne lui demanda pas moins de dix-sept ans. Il fut publié en 1933 dans la bibliothèque de l'Institut des Hautes Etudes chinoises.

Mais, humoriste délicieux, Gustave-Charles Toussaint disait un jour à un de ses amis de la première heure, M. le conseiller Xavier d'Haucourt : « Cette traduction est de nature à intéresser cent cinquante personnes en Europe, et c'est déjà très beau ! »

### N'y a-t-il plus d'écrivain français ?

LES GONCOURT entendent-ils nous donner une leçon et nous inviter à régénérer la littérature française par l'apport de sèves étran-

gères ? Ils ne couronnent plus que des implantés. Van der Mersch était flamand; Plisnier, belge, l'emporta l'an passé, sur le plantureux normand, Jean de la Varenne, et, cette année, c'est un russe, un très jeune russe, naturalisé certes, mais, enfin, comme nous disait un de nos amis de lettres : « Alors ? On ne peut plus trouver un bel écrivain en France ? »

### Cuisine des prix

LA publicité autour du prix Fémina, l'an dernier, avait confiné à l'escroquerie. On nous présentait la lauréate comme une victime de l'analphabétisme paysan, mais l'on apprenait vite qu'à la vérité il s'agissait de l'épouse d'un de nos meilleurs critiques professionnels. Ne fût-ce que par mimétisme, comme Marguerite Audoux, jadis, la prétendue illettrée avait eu tout le temps de démêler les ficelles du métier.

Cette année, on a voulu organiser une réplique de la combinaison qui avait si bien réussi. On a lancé dans Paris une méridionale en espadrilles, pour qui une véritable société de bienfaisance implorait la charité du jury du Fémina. Coups de téléphone, invitations à déjeuner, à dîner, visites, correspondances.

Mais, pour avoir été royalement traité dans son mas, le Tout-Paris savait ce qu'il fallait penser de l'existence que mène réellement Mme Marie Mauron en son *Quartier Mortisson*.

### Le choix d'un titre

ON a souvent protesté contre l'acharnement des éditeurs à chambarder les titres des œuvres qu'ils publient. Ils ne trouvent jamais que ça fasse assez « public ». On est tenté de leur donner raison en lamentant l'aventure qui vient

d'arriver à Mme Cilette Ofaire. Celle-ci a peut-être du talent, mais sa candidature a été rapidement écartée dans les réunions préparatoires aux Prix. Jamais on ne serait parvenu à énoncer correctement son nom et le titre de son livre. Essayez pour voir : « *Sylvie Velsey*, par Cilette Ofaire ».

### Le jeu des pronostics

ET bien dangereux est le jeu des pronostics. Les membres du Goncourt et du Fémina cachent bien le leur, de jeu. « *Dans mon corbillon, qu'y met-on ?* » Ils se débarrassent des chroniqueurs en les lançant sur de fausses pistes. C'est ainsi que M. Léon Daudet semblait se faire le chevalier servant des Amazones d'un de nos excellents confrères bretons. Les résultats du Goncourt proclamés, on apprenait qu'il avait voté de bout en bout pour Georges Blond, le jeune secrétaire de rédaction de *Candida*.

### Jérôme Tharaud

#### à l'Académie Française

IL faudra du temps pour que l'écrit s'habitue à la nouvelle signature des frères Tharaud. Au fronton des livres, comme au bas des lettres les plus intimes, le J.-J. Tharaud d'antan exprimait le miracle qui faisait de deux êtres merveilleusement accordés un seul et même écrivain. Maintenant, il y aura « Jérôme Tharaud, de l'Académie Française, et Jean Tharaud ».

Le ménage spirituel va-t-il se trouver rompu par ce changement d'étiquette ? Non. Le choix de l'Académie ne pourra trancher si brutalement la communion de chair et d'esprit de ces deux frères

siamois. C'est le couple Tharaud qui vient de recevoir la récompense due à sa prestigieuse carrière. Jérôme a bénéficié du droit d'aînesse, mais théologiquement, Jean pénétrera avec lui sous la Coupole, le jour du triomphe.

Nous autres, Bretons, nous ne voyons, d'ailleurs, les Tharaud qu'aux Auffenais, ce domaine des bords de la Rance dont ils ont fait leur Arcadie. Travail en commun, loisirs en commun, sérénité bouddhique de Jérôme, pétulance juvénile de Jean, tout s'y conjugue pour allier le clair talent des deux frères à l'harmonie de ce climat où les roses foisonnent et les guêpes s'alourdissent.

Jérôme et Jean Tharaud ont vraiment fait leur vie dans cette maison de long-courrier retraité ; ils y ont vécu leurs heures les plus heureuses, et c'est là, dans le cabinet de travail capitonné et lambrissé comme un boudoir de châ-

telaine du XVIII<sup>e</sup> siècle, que *Bretagne* ira leur porter ses félicitations les plus sincères et les plus amicales.

On sait de quelle façon collaborent Jérôme et Jean Tharaud. Quand un chapitre est écrit, ils en discutent longuement. L'accord ne se fait pas tout de suite entre les deux frères. Bien sûr, ils ne se disputent ni ne se battent. En revanche, ils s'invectivent, se lancent des pointes, se traitent de tous les noms. Les voix s'élèvent, chacune essayant de dominer l'autre...

M. Emile Henriot a raconté que le jardinier des Tharaud, à la Vicomté-sur-Rance lui confia certain jour en grognant :

— Ils sortent, ils s'engueulent, ils rentrent et recommencent.

...Et c'est peut-être pourquoi ils ont écrit des pages admirables...



Les Auffenais, propriété des frères Tharaud au Minihic-sur-Rance.

### André Dumas, poète breton

LA ville de Paris a attribué son grand prix littéraire, d'une valeur de 25.000 francs, à M. André Dumas, pour l'ensemble de son œuvre poétique.

Les lecteurs de *Bretagne* connaissent depuis longtemps M. André Dumas. Ils savent que ce parisien, de par les hasards de la vie administrative, devint un jour, il y a plus d'un quart de siècle, sous-préfet de Châteaulin. Et ce fut un sous-préfet poète, tout comme celui que rendit célèbre Alphonse Dau-

dét. Mais la poésie n'était pas pour lui une distraction passagère entre deux séances de comices agricoles. Elle le prit tellement qu'il renonça pour elle aux plus hautes destinées administratives.

Sa sensibilité, la sûreté de son goût ne pouvaient qu'être profondément influencés par son séjour chez nous. C'est ce qui nous a valu, dans *Paysages*, les pages que connaissent et qu'admirent tous les vrais bretons :

*Un port, un humble port sur la  
côte bretonne,  
D'obscurs bateaux, parmi le soir  
grave d'automne  
S'endorment...*

Et depuis M. André Dumas est devenu le Président des Poètes Français et a connu les plus vifs succès au théâtre avec *l'Autre*, *Esther princesse d'Israël* que joua l'Odéon; *l'Eternelle Présence*, le *Premier couple* qu'applaudirent les habitués du Théâtre Français; *Ma Sœur Anne*, joué également à l'Odéon. Nous avons récemment dit ce que nous pensions des quatre actes de *Bretagne* écrits en colla-

boration avec notre regretté Charles Le Goffic.

M. André Dumas a publié encore *Ma Petite Yvette*, roman profondément émouvant d'une petite fille, dont les premiers chapitres se déroulent à Châteaulin. Critique littéraire à la *Revue Bleue* et aux *Belles Lettres*, il a repris et continué à la librairie Delagrave l'œuvre anthologique inaugurée par Gérard Walch. Il enrichit ainsi chaque année la « Collection Pallas » d'un nouveau choix de poètes parmi les meilleurs.

A notre époque, où tant de gens se croient poètes et alignent des membres de phrases d'inégales longueurs, sans s'inquiéter de la métrique et de la rime, la haute récompense dont M. André Dumas vient d'être l'objet atteste qu'il est encore des élites qui ne sacrifient pas inconsidérément au modernisme et savent apprécier à son mérite un authentique poète, chez qui le respect et l'aisance de la forme s'accordent à l'élévation de la pensée, à la pureté du verbe.

### Paul Nizan est-il breton ?

On a dit que Paul Nizan, lauréat du prix Interallié avec la *Conspiration*, était d'origine bretonne.

Nous croyons qu'à la vérité il est né à Tours, mais qu'il a fait ses études au Lycée de Nantes.

### Canard... vole !

Si l'on en croit un écho des *Nouvelles Littéraires*, tous les Dix, s'ils lisent consciencieusement les ouvrages qui leur sont soumis, ne s'attachent guère à la personnalité de l'auteur. Un chroniqueur

attardé demandant à l'un d'eux : « Vous êtes content de votre choix ? » l'académicien répondit : « Oh ! naturellement, il a tant de talent ce *Détroyat*... »

#### « O mes poupées de deux sous ! »

LA « Couronne de Carton » n'était point encore découpée, que Jean Sarment, des ciseaux en main, se fabriquait des jouets.

— Quels jouets ?

— Mais un théâtre ! Un théâtre en miniature qui me dépensa toutes mes économies d'écolier.

Et Jean Sarment ferme les yeux :

— Un théâtre avec des acteurs en bois et carton et fil de laiton. Des poupées de deux sous que, de ma dixième à ma quinzième année, j'embellis et ornaï.

— Où est-ce ?

— Où ?... Ah ! il ne me reste rien de cet ouvrage d'art et de patience ! Mais quelquefois je me tourne vers lui en pensée, quand j'ai la tentation d'aimer un peu moins le Théâtre.

#### Le premier

##### globe-trotter breton

DANS son *Histoire de la Découverte de la Terre*, dont nous parlons d'autre part, M. Charles de la Roncière, à propos des premiers voyages autour du monde au début du XVI<sup>e</sup> siècle, raconte l'amusante histoire de l'anglais Francis Drake, qui, au cours de sa dernière campagne, serait mort dévoré par des crabes gigantesques. Mais le savant président de l'Académie de Marine en examinant un atlas amusant a établi la preuve que Drake a succombé à une attaque de dysenterie en 1596.

Puis M. de La Roncière ajoute :

« A cette date, un globe-trotter breton, Malherbe de Vitré, faisait un tour du monde qui dura une trentaine d'années. C'est à une interview que lui prit, à son retour, en 1609, l'historien Bergeron, que je dois d'avoir reconstitué son itinéraire. Parcourant l'Amérique et l'Asie, une baguette de coudrier à la main pour déceler les mines, Malherbe avait été le familier du Grand Mogol dans l'Inde, puis du Shah de Perse, et il venait apporter à Henri IV des suggestions coloniales. »

#### Hyménée

NOUS apprenons le mariage d'une de nos compatriotes, Mlle Yvonne Le Bayon, en littérature Claude Dervenn, avec M. Armand Guillou, ingénieur E. C. P., président du groupe des Centraux du Tonkin, qui a été célébré dans la plus stricte intimité, en la cathédrale de Hanoi, le 3 novembre 1938.

Les témoins étaient, pour la mariée, le colonel Lacaille, chef d'état-major des troupes de l'Indo-Chine, et Mme Lacaille, née Montrelay, de Lorient, et pour le marié, M. Lupiac, ingénieur E. C. P., directeur à la Société des Distilleries de l'Indo-Chine et Mme Lupiac.

Claude Dervenn, qui à maintes reprises a bien voulu nous honorer de sa collaboration, est la fille du capitaine Le Bayon, du 62<sup>e</sup> d'infanterie, mort au Champ d'Honneur, et de Mme Le Bayon, décédée l'an dernier.

A M. et Mme Armand Guillou nous adressons nos bien vives félicitations avec nos vœux de bonheur.

BREIZ.



La Nativité, calvaire de Pleyben

# Noël

" Aubergiste ! écoutez ! c'est le foie que j'apporte  
 " la Reine de la Terre est prête d'accoucher.  
 — Quand ce serait le diable, on n'ouvre pas la porte !  
 " à l'heure de minuit pour des personnes touchées.  
 Aubergiste ! écoutez ! ma femme est à son terme !

- Montez sur ce rocher ! j'y possède une crèche  
 " pour mon âne et mon bœuf. Prenez cette lanterne  
 " prenez la pierre à feu, le briquet et la mèche  
 - Prenez vous que l'Époux pour éclairer la Vierge  
 " si le Corps du Petit n'était pas rayonnant  
 " n'envoyait pas son ange et plus de mille cierges ?  
 " Sois béni, aubergiste ! ta femme et ton enfant !  
 - Le vagabond est ivre ! il a bu du vin doux !  
 mais l'hôtessse et son fils se mirent à genoux

②  
 Une étoile coupa le velours de la neige  
 le velours de la nuit, la givre du chemin.  
 Il en sortit trois rois avec tout un cortège  
 trois mages et des cadeaux, comme d'un palanquin  
 " Charrier dans nos charniers vous en savez la trame  
 " Cet incens fumera sur de fr songlants autels.  
 " Le calice est pour vous ! pour vous aussi, madama !  
 " Vous êtes sœur ; pourtant vous y boirez le fiel.

1) Cette croix de rubis est l'emblème d'une autre  
 " Ces pieds divins seront des os de boucherie.  
 " Est ce la posture au Roi, Seigneur, que l'on rabote ?  
 " la planche ou ses deux bras sous l'enfer de la scie ?

A ces mots, la Reine du ciel s'évanouit.

Max Jacob



Composer, face au couchant, la Rhapsodie de l'Occident.

## PAYSAGE BRETON

### UN PETIT CARNAC : SAINT - JUST

CAMILLE Jullian disait de l'Armorique qu'elle était « une capitale de tombes, une vaste nécropole ». Et les poètes, avec lui, ont imaginé le long exode des premiers habitants de notre patrie vers l'Occident. Ils nous les ont montrés, parfois envahisseurs et parfois envahis, emportant les restes de leurs grands morts, tels des palladiums.

D'autres esprits nous les ont fait voir sous l'influence du mystère armoricain qui, agissant sur eux, les conduisait à inhumier leurs grands hommes sur les rivages atlantiques.

Quoi qu'il en soit, comment ne pas être pénétré d'émotion et de respect à la vue de ces sépultures millénaires dont la Bretagne est si riche. Aucun pays au monde, pas même l'Angleterre, n'en possède autant que notre province.

Dans celle-ci, une région apparaît encore plus grandiose que toutes les autres, plus chargée de mystère. C'est celle qui va de la Baie de la Torche à l'embouchure de la Vilaine et, singulièrement, de Carnac à Saint-Just.

De la première station, où règne le grand Le Rouzic avec son musée sans rival, un jalonnement ininterrompu de mégalithes conduit à la dernière. On peut passer de Carnac à Erdeven, à Auray, à Camors, on peut suivre les landes de Lanvaux, atteindre La Gacilly, Sixt, Saint-Just, l'on aura ainsi traversé d'une extrémité à l'autre, le Panthéon de la première Armorique, Panthéon bien ravagé, hélas !

Combien de Tumulus ont été éventrés, de Dolmens abattus, de Menhirs volatilisés pour l'empierrement des chemins et la construction des fermes ?

Si ravagé soit-il, un tel Panthéon ne laisse pas d'être imposant, et il serait presque souhaitable de voir l'Etat Français classer d'un seul coup toute cette région préhistorique qui, avec les Cavernes Centrales, constitue les Archives de la Patrie.

**S**AINST-JUST, à dix-sept kilomètres de Redon, à cinquante kilomètres de Rennes et, chose capitale, presque à mi-chemin de La Baule à Dinard, est une station de toute première importance. Elle s'étend depuis la route 177 (carrefour de Bel-Air, où elle croise le chemin de Saint-Ganton à Saint-Just) jusqu'aux superbes éboulis de Tréal. Cela représente à vol d'oiseau une lieue de distance.

On y rencontre un Oppidum, plusieurs Cromlechs, deux Allées Couvertes, un Dolmen, plusieurs Alignements, des enceintes comprenant plus de cent Menhirs, des Tumulus dont un est le plus beau de la région (1), une Tombe tumulaire de l'âge du bronze, plus de soixante Menhirs isolés et authentifiés, une multitude d'autres ne l'étant pas.

Aussi peut-on avancer sans présomption que, si on excepte le groupe de Locmariaquer-Carnac, groupe incomparable, Saint-Just vient immédiatement au second rang des stations mégalithiques, peut-être même avant celle de Penmarc'h.

Les fouilles ont été peu nombreuses et la station, de ce fait, reste vierge. On y a découvert un cercueil calcaire, quelques urnes, des cendres, butin insignifiant comparativement à la prospection qui reste à faire.

(1) De forme tronconique, il mesure 26 mètres sur 6 m. 50 de circonférence et 2 mètres de hauteur.

**S**i l'on ajoute que de Tréal comme de Cojou, on découvre des horizons absolument enchanteurs, on s'étonnera que ce pays soit si peu connu. Un peintre nous solliciterait que nous lui répondrions : « Allez à Saint-Just ! Vous aurez les bleus, les mauves, les ors, et les verts les plus chatoyants ». A un musicien, nous conseillerions de se recueillir aux points culminants de Tréal ou de Cojou, et là, face au couchant, de composer dans le vent éternel la Rhapsodie de l'Occident.

Tout en ce pays appelle le rêve et le retient. Soit qu'il foule la lande cojovienne, soit qu'il arrive dans les « Pérons » de la Roche Mathelin, le promeneur qui vient en ces lieux méconnus est assuré de découvrir des paysages imprévus. Il verra l'atelier mégalithique de Séveroué et ses menhirs géants prêts à gagner une destination qu'ils ne connaîtront plus. Il verra des Peulvans azurés se dresser sur le feuillage des châtaigniers; on lui montrera, telle une allégorie inattendue, au pied d'une croix rose, l'idôle, le Menhir sacré qu'une main néo-chrétienne fendit dans toute sa longueur comme pour prouver la vanité du paganisme. Et si le promeneur va vers le Château-Bu, il apercevra, jaillis de l'herbe de leur Tumulus



Les Menhirs de quartz blanc de Château-Bu.

comme d'énormes diamants, les Menhirs de quartz blanc qui surmontent la pyramide celtique.

En cette Haute-Bretagne pourtant si riche en beautés, peu de pays peuvent se comparer à Cojou et à Tréal. Le foisonnement des blocs préhistoriques, des Tumulus, des enceintes, les Dolmens, le terrain chaotique, les échappées entre les mamelons sur le couchant, l'étang sauvage du Val forment pour le ravissement du touriste des panoramas incomparables.

Là, des conifères s'étalent en rangs serrés; sur la colline, en face, dans un splendide mouvement, deux autres côteaux s'affaissaient découvrant le bleu d'un horizon indéfinissable, et, partout, le sol accourt onduleux, rugueux, hérissé de schistes, couvert de minuscules bruyères qui lui prêtent leur vêtement pourpré.

Et les Roches piquées, et le Four Sarrazin, et les innombrables peulvens, les uns écroulés, les autres défiant encore le ciel, ponctuent la lande.

L'ON peut se demander quelle mystérieuse peuplade habita ce lieu. Le nombre des monuments atteste de son importance.

Et elle régna longtemps. Entre le Dolmen du Four Sarrazin, et la sépulture à dalles de Cojou, il y a mille mètres et cependant des siècles les séparent. Si nos sources sont exactes, Saint-Just, avant 1793, relevait du diocèse de Vannes. Comme Carnac, n'était-il pas situé sur le territoire des Vénètes ?

UNE longue conclusion s'impose: l'abandon dans lequel se ruine la station est désolant. Non seulement, les Menhirs sont abattus; non seulement des vandales y prélèvent des fragments de cristal de roche, et ont ainsi lézardé les Roches-Piquées, mais les paysans eux-mêmes ont apporté leur contribution à l'œuvre de malveillance.

En 1936, l'un d'eux exploitait à la dynamite le plus important des Cromlechs pour s'acquitter de ses prestations. Plusieurs blocs ne sont plus. Un travail considérable reste donc à faire, les Dolmens sont à restaurer, les Menhirs à relever, les Enceintes à dégager, les sites à indiquer, un itinéraire à tracer, une éducation de la population à faire.

A ce sujet qu'on nous permette une parenthèse. L'an passé, relevant des Menhirs à Séveroué, nous fûmes assailli de conseils de la part du voisinage. Les braves gens assuraient qu'un trésor était enfoui au pied de la croix, et quand les fouilles nous conduisirent là, nous nous vîmes entouré par des aides bénévoles et avides. On retrouva en tout et pour tout, l'aiguille de pierre fendue

que Le Rouzic voulut bien reconnaître comme l'idôle du lieu; mais les déceptions autour de nous étaient grandes. A Cojou l'on raconte d'in vraisemblables légendes sur des supplices de jeunes filles, sur des toises d'or enfouies, sur des apparitions plus ou moins contestables.

Devant une telle détresse et une semblable ignorance on ne peut se borner à émettre des vœux, ce n'est point assis dans une chaise curule qu'on sauve le patrimoine d'un pays.

Il faudrait si peu d'argent. Et la dépense serait tellement justifiée... qui ferait de ce village une filiale de Carnac. Et quelle Filiale ?

Déjà une société d'électricité a élevé sur la place de Saint-Just, devant le fin clocher de l'église, une absurde tour métallique. Jadis, un des pas-

teurs crut bon de transporter des mégalithes et de les assembler pour construire une grotte de Notre-Dame de Lourdes; demain sur les alignements passeront des fils à haute tension. Il ne suffit pas de gémir, et l'on peut espérer que l'actuel maire de Saint-Just, M. R. du Haguët, dont la compréhension bienveillante n'est plus à démontrer, aura à cœur d'attacher son nom à une œuvre de sauvegarde, aussi belle que celle-ci.

En 1883, P. Bezier écrivait :

« Depuis longtemps, beaucoup de monuments mégalithiques de Cojou ont été exploités comme les matériaux d'une carrière toujours ouverte; des fouilles maladroitement faites ont déterminé la chute ou l'anéantissement d'un certain nombre d'autres; enfin la culture s'étendant d'années en années, fera bientôt disparaître, si l'on n'y apporte pas un prompt remède, les vestiges de ces curieux monuments. »

En 1883.



Les mégalithes de Séveroué.

Nous sommes en 1938 !

S. O. S.

Car dans les temps à venir quels jugements porteront sur nous les générations.

Quand la station sera sauvée on pourra alors se souvenir de sa situation géographique privilégiée. Les cars allant de La Baule à Dinard, ou vice-versa, après un crochet insignifiant, pourront faire halte en ce pays, l'un des plus prenants qui soient en Bretagne et certainement le plus remarquable du département.

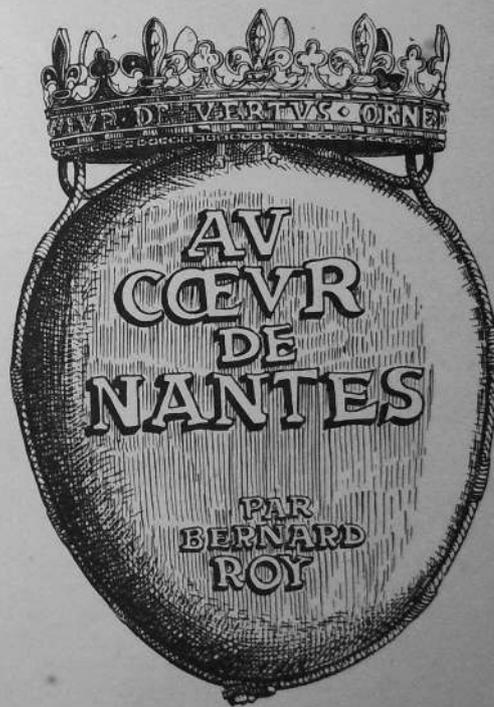
Les touristes qui fouleront cette bruyère, et contempleront l'insondable énigme de cette ville morte se souviendront alors d'un des chants d'Ossian qui dit :

« La terre de Morvan ne sera plus foulée par les pieds de ses héros et la mousse amassée par les ans couvrira les pierres de Selma. »

Félix-Christian DELALANDE.



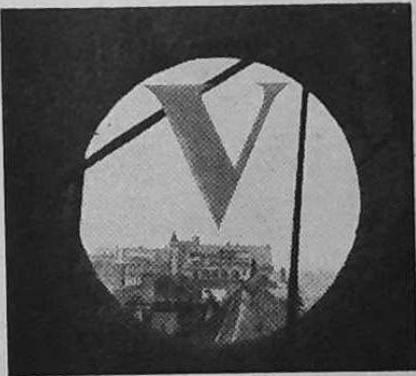
Les conifères s'étalent en rangs serrés...



A RENNES

aux éditions de "Bretagne" 38, Rue du Pré-Botté

# AU CŒUR DE NANTES



ous souvenez-vous du diable Asmodée, ce démon né dans la cervelle de l'espagnol Guevara qui, pour remercier l'écolier de l'avoir délivré de la bouteille d'encre où il est prisonnier, le fait profiter du pouvoir qu'il détient de soulever les toits des maisons d'une ville pour voir ce qui s'y

passe ? Notre breton Lesage a repris cela et en a fait ce délicieux Diable boîteux, livre exquis, écrit en une langue qui peut, à mon avis, être considérée comme la mesure même de la perfection. Alphonse de Chateaubriant a fort bien parlé de « cette jolie phrase bien éveillée, qui court, ne s'arrête pas, va son train alertement à la manière d'un petit âne couleur d'argent... de cette phrase qui est tout simplement le joli petit trot de la phrase de Gil Blas »... Faute d'être accompagné dans le style de Lesage, voulez-vous aussi, lecteur mon ami, faire avec moi un appel au diable Asmodée pour lui demander de nous montrer rapidement et de haut, la ville de Nantes au vingt clochers, la ville de Nantes qui sur le vieux fleuve de la Loire se couche en

Le moutonnement  
des toits gris



croissant au moment de se perdre dans la mer ?

L'opération, quoique facilitée par les forces d'enfer ne sera pas aisée. C'est qu'il ne s'agira plus aujourd'hui de soulever les toits d'ardoises bleues pour y voir les habitants travailler, fumer leur pipe, embrasser leur femme ou chatouiller leur appareil de T. S. F... ; ce que nous chercherons à soulever c'est le voile du présent qui empêche de voir au travers des fumées, des poussières, parmi les clacksons et les sirènes des cargos, la carcasse de la cité d'autrefois, de la ville-mère qui, si elle évolua au cours des siècles, ne le fit que par étapes fort espacées les unes des autres, faisant penser à un arbre aux poussées bi ou tri-circulaires.

Je prends une fois pour toutes mon bonnet magique piqué d'étoiles et ma baguette et commence les incantations : Asmodée ! Ariel ! Belzebuth !

### Le vieux sous le neuf

UNE forte odeur de soufre m'indique que nous sommes exaucés. Une ombre de science va nous guider, sans parler et désiller nos yeux, pour nous laisser apercevoir le vieux sous le neuf, les pierres antiques sous le ciment armé et les poutres équarries à la hache sous les armatures de fer d'aujourd'hui. Car Asmodée pourrait dire comme l'architecte de Claudel dans *l'Annonce faite*

Nantes, qui se couche en croissant sur la Loire



La façade de l'église Sainte-Croix.

à Marie « ... dans notre métier on n'a pas les yeux dans sa poche ; je sais reconnaître la bonne pierre sous les genévriers et le bon bois comme un maître pivert. »

Les éléments les plus anciens de Nantes ayant comme centre la place du Bouffay, montons, si vous le voulez bien dans le beffroi de Sainte-Croix — ciel ! le diable dans le beffroi ! — et, appuyés sur la balustrade de fer, regardons sous nos pieds le moutonnement des toits gris.

C'est là, les fouilles nous l'apprent, qu'il faut aller chercher le berceau premier de la cité.



Les archives des Namnètes

### Sur le ciment romain

Les origines de Nantes sont obscures. On ne dit plus maintenant que notre ville a été fondée par les Troyens ou par les descendants de Noë... Il paraît plus vraisemblable de l'attribuer au peuple des Namnètes, établi entre la Loire et la Vilaine. Condivicnum, dont une partie portait le nom de « Port des Namnètes », est devenu Namnetis, puis Nantes. Ce qui est certain c'est que le fleuve, la navigation et les communications avec la mer, déterminèrent les populations primitives à s'établir au confluent de l'Erdre et de la Loire. Les armateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle

Dans le beffroi de Sainte-Croix. M. Bernard Roy (à gauche) et M. Florian Le Roy.



Le ciment romain, rangées de pierres à petit appareil

— 6 —

construisirent leurs beaux hôtels sur l'emplacement des cabanes lacustres, pour les mêmes raisons que leurs devanciers, dont les barques monoxiles ont été retrouvées dans la vase non loin du vieux beffroi d'où nous dominons. Et, peu à peu, le port des

Namnètes se crée et prospère autour de ces plages sablonneuses et de ces marécages. Les Romains, refoulant vers la Loire les populations gauloises, concentrent là le troupeau. Des maisons de torchis et de briques s'élèvent, se groupent autour d'un oppidum qu'on encercle de palissades et Nantes est définitivement une ville. Là, est le très vieux Nantes.

Les vestiges trouvés, particulièrement au XVI<sup>e</sup> siècle, dans le sous-sol (et qu'on peut voir au Musée ou à la Mairie) révèlent que Rome marqua fortement la jeune cité. La Bourse de Commerce devait y être importante et

plusieurs temples dressaient leur front dans l'actuel quartier de la Cathédrale. Beaucoup de ces pierres vénérables furent utilisées à la construction des édifices nouveaux lorsque les Romains furent chassés d'Armorique et que des sanctuaires furent consacrés au Dieu des chrétiens. Le coteau de Saint-Similien porta le premier un temple à la gloire du Christ et, dans les bases de la porte Saint-Pierre, nous voyons toujours des chapiteaux massifs qui devaient provenir d'un temple païen.

Je n'oublierai jamais la méditation que, par une chaude

Les patrons de Nantes, Saints Donatien et Rogatien, martyrs.



Les églises construites avec les matériaux des temples païens.



— 7 —

nuit d'été, fit Anatole Le Braz devant ces blocs de pierre. Ce Breton cent pour cent avait été impressionné par la quantité de vestiges latins et étrangers rencontrés au cours d'une promenade dans les vieux quartiers. Au soir de sa halte à Nantes je l'accompagnai à la gare où il prit un train tardif et n'ai point perdu le souvenir de ce que, penché à la portière de son wagon, il me lança ce dernier adieu : « Au revoir, Gallo-Romain ! A Dieu vat ! »

Un employé du chemin de fer qui l'avait entendu murmura : « Oh ! tout de même ! » en m'offrant un regard de commisération qui voulait évidemment signifier : voilà un Monsieur qui va un peu fort... on n'insulte pas les gens à ce point-là. Je ne devais plus revoir Anatole Le Braz.

### Les périodes de grandes transformations

Ce n'est point un résumé des fastes d'une cité que nous ferons ici. Nous ne chercherons qu'à donner un aperçu de ce que fut cette ville dans sa façon de vivre, dans ses pierres et dans ses murs. Et cela vu du haut, du balcon d'un beffroi.

On peut ramener à quatre les périodes de grandes transformations de Nantes entre le V<sup>e</sup> siècle et l'époque actuelle. C'est autour de ces phases que nous épingleons des souvenirs. La croissance de la cité est facile à suivre car un rempart net et précis, un véritable corset de pierres, lui fut offert par chacune des trois premières périodes. La dernière, qui vit la suppression définitive de la ceinture



L'ancien Beffroi du Bouffay (La cloche a été transportée dans le beffroi de Sainte-Croix).

Les restes de la cathédrale romane.

— 8 —

de murailles, fut celle qui nous a laissé cette âme du XVIII<sup>e</sup> siècle dans le charme duquel nous baignons encore.

### La première enceinte

La première enceinte de Nantes remonte, avons-nous dit, au V<sup>e</sup>. Constituée par un mur de sept à huit mètres de hauteur et flanquée de petites tours semi-circulaires, elle offrait la forme d'un carré à peu près régulier. Partant du château actuel elle longeait le fleuve jusqu'à cette tour du Bouffay (dont le beffroi où nous sommes montés occupe sensiblement l'emplacement) et tournait à angle droit pour suivre la ligne constituée par les rues de la Paix, des Carmes et de Saint-Léonard. Un peu plus loin que notre Hôtel de Ville, l'enceinte tournait encore à angle droit pour se diriger vers la porte Saint-Pierre et, changeant une fois encore de route, allait rejoindre le château.

La ville demeura dans ces limites pendant près de huit cents années, jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Ce devait être un enchevêtrement de ruelles, d'églises construites avec les matériaux des temples païens et de bâtiments de défense, hautes tours en bois badigeonnées de rouge qui abritaient des catapultes. Au pied des murailles, au midi, là où se trouve le Port-Maillard, existait un petit port qui dut voir débarquer les troupeaux misérables de bretons chassés de la Grande-Bretagne par les envahisseurs Saxons. Des moines les accompagnaient, dont l'Armorique — qui avait la canonisation facile — fit ces saints légendaires qu'après peu d'années on disait avoir vu, dressés sur la mer, naviguant sur une auge de pierre avec le rayonnement du ciel autour du front.

Ces Bretons unis aux Nantais constituèrent bientôt la population de ces marches franco-bretonnes qui eurent, comme frontaliers, tant de mauvais coups à supporter.

Un pirate saxon nommé Chillon ayant avec sa flot-

Les restes de la cathédrale romane.

— 9 —

tille remonté la Loire, fit le siège de Nantes vers 490. Les assiégés étaient réduits à la dernière extrémité quand ils eurent recours à leurs patrons, saint Donatien, saint Rogatien. Une procession fut organisée que vit Chillon, campé au faubourg du Marchix. Les Saxons, rapporte Grégoire de Tours, eurent une telle peur du



La Petite-Hollande et le pont Transbordeur

cortège que faisaient les suppliants vêtus de blanc, tenant cierge allumé à la main, et chantant et criant que, pris de terreur panique, ils s'enfuirent hors des Marches.

### Saint Félix, père de Nantes

Dès cette époque, des agglomérations hors-les-murs avaient poussé autour de la ville close, préparant ainsi la grande cité du

présent. Outre le coteau de Saint-Similien, il y avait au delà de Richebourg, Saint-André, Saint-Clément, Saint-Donatien et Saint-Etienne, sans parler du noyau qui s'était créé à la Fosse, autour de l'Aumônerie de Saint-Julien (située sur la Bourse actuelle) et à Rezé, gros centre de navigation.

En ces temps où la seule autorité est celle de l'évêque qui a remplacé celle du préfet Romain, une grande figure domine l'histoire de Nantes, celle de saint Félix.



Le pont Sauvetout.

Félix, venu d'Aquitaine, était à la fois homme de Dieu, capitaine et grand ingénieur. Ayant achevé la Cathédrale il créa le port de Nantes et employa ses moines et ses fidèles à creuser le canal qui porta longtemps son nom, canal qui rendit son cours au fleuve en supprimant un marais fangeux. En établissant la chaussée de Barbin, le grand évêque releva le niveau de l'Erdre, ce qui améliora considérablement la cité.

Ce devait être un rude homme que saint Félix ! On a le droit de l'imaginer assez semblable à l'archevêque Turpin qui, tout en priant le Seigneur, fendait les Sarrazins de son épée à deux mains.

Mais, si au pays de Nantes, les érudits ont gardé un bon souvenir de son intelligence, les amoureux n'ont guère apprécié l'odeur de sa sainteté... Et l'on n'a pas oublié au Loroux-Bottereau le peu d'estime qu'il avait pour l'amour.

Félix avait une nièce fort jolie qui se laissa aimer par un jeune Nantais aussi distingué par son mérite que par sa naissance. Il s'appelait Papolen — nom charmant, qui évoque, n'est-il pas vrai, le papillon butinant le cœur des fleurs ? — Leurs familles



Vestiges du vieux château de Pirmil aujourd'hui détruit.

étaient d'accord pour les unir lorsque, pendant les fiançailles, un courrier apporta un ordre de l'oncle saint Félix qui imposait à sa nièce l'obligation de prendre le voile. Obéissant à leur tendresse mutuelle les amants s'enfuirent pour se réfugier à Saint-Aubin, au Loroux-Bottereau. Les émissaires de saint Félix se mirent en chasse et arrachèrent bientôt la jeune fille à Papolen pour la conduire à Basas où, contrainte, elle prit le voile.

La mort de saint Félix fait renaitre l'espoir chez les amants infortunés. Papolen escalade les murs du couvent et enlève sa bien-aimée qu'il épouse en secret. Hélas ! les parents de la jeune

Le ciment romain, rangées de pierres à petit appareil

— 6 —

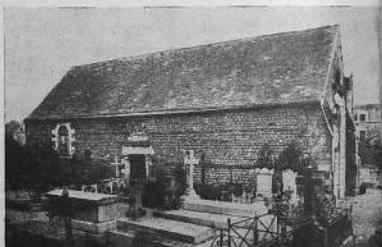
construisirent leurs beaux hôtels sur l'emplacement des cabanes lacustres, pour les mêmes raisons que leurs devanciers, dont les barques monoxiles ont été retrouvées dans la vase non loin du vieux beffroi d'où nous dominons. Et, peu à peu, le port des

Namnètes se crée et prospère autour de ces plages sablonneuses et de ces marécages. Les Romains, refoulant vers la Loire les populations gauloises, concentrent là le troupeau. Des maisons de torchis et de briques s'élèvent, se groupent autour d'un oppidum qu'on encercle de palissades et Nantes est définitivement une ville. Là, est le très vieux Nantes.

Les vestiges trouvés, particulièrement au XVI<sup>e</sup> siècle, dans le sous-sol (et qu'on peut voir au Musée ou à la Mairie) révèlent que Rome marqua fortement la jeune cité. La Bourse de Commerce devait y être importante et plusieurs temples dressaient leur front dans l'actuel quartier de la Cathédrale. Beaucoup de ces pierres vénérables furent utilisées à la construction des édifices nouveaux lorsque les Romains furent chassés d'Armorique et que des sanctuaires furent consacrés au Dieu des chrétiens. Le coteau de Saint-Similien porta le premier un temple à la gloire du Christ et, dans les bases de la porte Saint-Pierre, nous voyons toujours des chapiteaux massifs qui devaient provenir d'un temple païen.

Je n'oublierai jamais la méditation que, par une chaude

Les patrons de Nantes, Saints Donatien et Rogatien, martyrs.



Les églises construites avec les matériaux des temples païens.



— 7 —

nuit d'été, fit Anatole Le Braz devant ces blocs de pierre. Ce Breton cent pour cent avait été impressionné par la quantité de vestiges latins et étrangers rencontrés au cours d'une promenade dans les vieux quartiers. Au soir de sa halte à Nantes je l'accompagnai à la gare où il prit un train tardif et n'ai point perdu le souvenir de ce que, penché à la portière de son wagon, il me lança ce dernier adieu : « Au revoir, Gallo-Romain ! A Dieu vat ! »

Un employé du chemin de fer qui l'avait entendu murmura : « Oh ! tout de même ! » en m'offrant un regard de commisération qui voulait évidemment signifier : voilà un Monsieur qui va un peu fort... on n'insulte pas les gens à ce point-là. Je ne devais plus revoir Anatole Le Braz.

### Les périodes de grandes transformations

Ce n'est point un résumé des fastes d'une cité que nous ferons ici. Nous ne chercherons qu'à donner un aperçu de ce que fut cette ville dans sa façon de vivre, dans ses pierres et dans ses murs. Et cela vu du haut, du balcon d'un beffroi.

On peut ramener à quatre les périodes de grandes transformations de Nantes entre le V<sup>e</sup> siècle et l'époque actuelle. C'est autour de ces phases que nous épingleons des souvenirs. La croissance de la cité est facile à suivre car un rempart net et précis, un véritable corset de pierres, lui fut offert par chacune des trois premières périodes. La dernière, qui vit la suppression définitive de la ceinture



L'ancien Beffroi du Bouffay (La cloche a été transportée dans le beffroi de Sainte-Croix).

où, en 939, Alain Barbe Torte, fondateur du duché de Bretagne, écrasa définitivement les nordiques.

Après tant de luttes, la ville était en ruines et Barbe Torte, premier duc, lui donna un plan nouveau mais toujours compris dans l'enceinte primitive. La vieille rue centrale de Nantes dont le mouvement des toits cahotés laisse, d'ici, percevoir la ligne, cette rue qui va de la Cathédrale au Change, la « Grand'Rue », comme on disait naguère, fut l'arête médiane de la cité construite dans les décombres.

Il ne reste aujourd'hui aucun monument remarquable, datant des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Nous savons seulement que nous sommes sur l'emplacement exact de cette première église Sainte-Croix où le pieux duc Jean Fergent réunit ses chevaliers pour partir à la croisade avec Godefroy de Bouillon.

Il faut arriver à Pierre de Dreux, dit Mauclerc, pour voir la cité s'agrandir. Le Duc, détesté par l'Eglise dont il osa prendre les biens, (le quartier du Marchix en particulier), afin d'avoir des ressources pour élever les fortifications, fit de Nantes la capitale de son duché. Il doubla d'un seul coup la superficie de la ville en englobant dans une nouvelle enceinte les actuels quartiers de la Préfecture et du Bourgmain situés à l'ouest, entre l'ancienne ville et le quartier de l'Erdre. Cette rivière avait alors deux débouchés : celui qui existait encore il y a six mois, et celui qui, coulant dans le ravin de l'Arche-Sèche, baignait l'emplacement de la place Royale et joignait la Loire devant la Bourse. Une grosse tour placée près de l'Hôtel des Postes marquait la fin de son cours.

Les traces de ces défenses se voient toujours. Prenez vos jumelles et, dans la sarabande des toitures, vous verrez la tour cylindrique qui défendait le pont Sauvetout et les maisons aux cléris d'ardoises dont les pieds trempaient jadis dans l'eau et qui, comme des vieilles près de leur chat, s'endorment aujourd'hui au



Le chevet de la cathédrale Saint-Pierre.

ronronnement des glacières électriques, leurs voisines.

Si vous suivez l'étroite ruelle qui longe Saint-Nicolas, vous jugerez de l'épaisseur des murs de l'enceinte de Mauclerc, car la basilique, — revanche du spirituel sur le séculier, — fut bâtie sur les défenses édifiées au XIII<sup>e</sup> siècle. Une seule porte au milieu de ces murailles. On sortait de la ville par un pont en bois pour gagner une contrescarpe (le nom de la rue est resté) qui ouvrait sur les jardins des Capucins, la campagne et les bois.



Le tombeau du duc François II de Bretagne et de Marguerite de Foix, sa seconde femme, par Michel Colombe (Cathédrale).

Sur la Loire, on aménage alors le Port-Maillard. On construit le Prieuré de la Madeleine et le bastion de Pirmil. Le château du Bouffay, transformé, devient la résidence des comtes de Nantes dont cette église Sainte-Croix, notre observatoire, était la chapelle.

Au XIII<sup>e</sup> siècle encore on construit sur l'emplacement de l'actuel château, la résidence ducale de la Tour-Neuve. On rebâtit la cathédrale de Saint-Félix malmenée par les Normands. Les ponts sur la Loire, enfin, ces ponts bruissants de l'eau claire qui chantait dans les moulins à aubes, sont donnés aux religieux à charge « d'entretenir cette donaison,



Tombeau du duc François II : la Justice, sous les traits de la duchesse Anne.

ou autrement qu'ils soient damnés à tous les diables avec le trahiste Juda. » Car on ne plaisantait pas alors, et les Israélites chassés d'Allemagne en 1938 ne liront peut-être pas sans intérêt l'ordonnance donnée par le duc Jean Le Roux : «...Nous donnons quittance à toutes les dettes contractées envers les Juifs établis en Bretagne... Personne ne sera accusé ni mis en jugement pour avoir tué un Juif... » et d'autres douceurs de ce genre...

#### Blason et louanges

EN dépit de ce qu'il est long, un peu, je citerai pourtant ici ce « *Blason et Louanges de la ville et cité de Nantes* » qui, pour être anonyme, n'en est pas moins un pittoresque et bon témoignage de ce qu'était la ville au XV<sup>e</sup> siècle.

Nantes est ville principale  
De Bretagne et épiscopale.  
L'église cathédrale fondée  
Est de Saint-Pierre renommée,  
Où est un portal d'apparence,  
Le plus beau qu'on peut voir en France,  
A Nantes sont toutes sciences  
Montrées à grans diligences ;  
Et est la dicte ville auprès  
De la mer, en lieu bien exprès\* ;  
Par quoy il y a abondance  
De poisson de peu de coustance,  
Et n'y vault l'alose au surplus.  
Que trois ou quatre blancz au plus.  
De poisson est chascunourny  
En ce lieu et très-bien garny.  
Par le vouloir du Dieu divin,  
Bon pain, bonne chair et bon vin,

Sont là, et à juste et bon prix.  
ITEM, le peuple bien compris.  
Est blanc : femmes chapperons portent,  
Grans comme vens et sen assortent  
Dont elz ont les testes couvertes,  
Ainsi que saiges et bien discrètes.  
C'est bonne ville à tous venans,  
Et y sont très bons les marchans,  
Très riches. Elle est imprenable,  
Mesment le chasteau honorable,  
Lequel est faict à fond de cuve,  
Garny en toute l'estendue  
D'artillerie en toutes sortes,  
Comme tout aultres places fortes.  
La ville de Nantes est petite ;  
Mais elle est de moult grant mérite,  
Pource qu'elle est très bien peuplée  
Et de belles maisons parée,  
Dont maintenant laisse le nom.  
La marée chascun jour monte,  
Par deux ou trois lieues de conte,  
Au-dessus de ladite ville  
Et là près est la place utile,  
A quatre lieues que je ne mente,  
De Saint-Julien de Vouvente.  
Où plusieurs miracles sont faictz ;  
Et sont aussi semblables faictz  
A Saint-Sébastien monstrez,  
A gens de leur sens outrez ;  
Dont appert que Nantes milite  
Envers Dieu et acquiert mérite.  
Aultres choses sont de renom,  
Dont maintenant laisse le nom.



Les cocasses encorbellements de la maison de la Psalette.



Type de vieille maison du XV<sup>e</sup> siècle, place du Change



La statue de Louis XVI



Le château : La défense Mercœur, avec la croix de Lorrains dans la maçonnerie.

Le château  
Les tours de 1466

— 18 —

### Le Nantes ducal

Et jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle la ville ne connut guère que des transformations intérieures. François II estimant que la résidence de la Tour-Neuve « était indigente de réparations », fit édifier le palais fortifié qui arrachait à Henri IV ce cri encore lourd de rancœur : « Ventre Saint-Gris ! Ces ducs de Bretagne n'étaient pas de petits compa- gnons ! » C'est une longue étude qu'il faudrait

consacrer à ce palais ducal commencé en 1466 et continué par la duchesse Anne après la mort de son père vénéré qu'elle voulut faire reposer dans le merveilleux tombeau orné des statues du tailleur d'images Michel



La porte  
Saint-Pierre.

Colomb, de Saint-Pol-de-Léon. Guy de Donmartin puis Mathelin Rodier furent les maîtres d'œuvres de la nouvelle cathédrale. Rodier pourrait également bien être l'auteur de l'hôtel de Briord où vivait Pierre Landais que la noblesse et le clergé envoyèrent à la pendaison sur la place du Bouffay, parce qu'il était âpre et autoritaire, sauf en ce qui concernait ses intérêts.

L'entrée du château :  
C'est sous cette voûte  
qu'au retour d'une chasse,  
d'Artagnan arrêta  
le surintendant Fouquet.



La résidence  
de l'évêque Guéguen  
sur la porte Saint-Pierre.

— 19 —

L'aspect général de la ville resta le même.

Les habitations des riches marchands et bourgeois ne se transformèrent guère et le docteur Guépin a parlé de façon fort exacte en écrivant : « Avant la Révolution, notre ville était riche en maisons de bois, ornées de sculptures ; 1793 a détruit une grande partie des sculptures et les hôtels bourgeois, bâtis depuis 1815, ont fait tomber bon nombre des maisons dont les façades rappelaient les habiles imagiers du Moyen Age ; nous pouvons cependant, par ce

qui reste, juger de ce qui fut autrefois. Les maisons en bois à deux ou trois étages au plus, dont tous les étages avançaient sur la rue par des saillies successives, sont les seules qui aient possédé des sculptures et qui méritent d'être étudiées. Dans ces maisons, les marchands occupaient habituellement le rez-de-chaussée. Les sculptures des piliers leur servaient fréquemment d'enseignes...

Les escaliers de ces maisons étaient tous très mal disposés et très obscurs, ceux-là mêmes qui conduisaient aux appartements des plus grands seigneurs de l'époque. La distribution des appartements n'était pas savante. Le plus souvent les chambres se commandaient mutuellement, de grandes alcôves diminuaient la gêne qui en résultait et remplaçaient tant bien que mal les corridors qui desservent aujourd'hui les diverses pièces d'un appartement. Parfois les greniers de cinq ou six maisons bâties à la même époque



n'avaient point de séparation ; parfois aussi, surtout chez les petits bourgeois, des ponts couverts servaient à mettre en communication les deux côtés de la rue, mais alors c'était sur le dernier de la maison qu'avaient lieu ces communications d'une rue à l'autre. »

### Le règne de Mercœur

EN 1582, le duc de Mercœur, nommé gouverneur de Nantes, élargit une fois encore la ceinture de murailles de la ville dont il fit une des principales citadelles de la Ligne. Sur l'enceinte créée par Pierre Mauclerc, au XIII<sup>e</sup> siècle, il en greffa une autre. De la Contrescarpe il fit partir un mur de défense qui engloba l'actuel quartier du Bon-Pasteur, de la place Bretagne, de la place Viarme et de Talensac ; ce mur rejoignait l'Erdre, auprès du pont Morand. En réalité il doubla l'étendue de la ville. Ouvertement révolté contre le roi de France, Mercœur le lorrain, marié à une Bretonne, préparait son nid de prince, car son ambition n'était autre que de réaliser à son profit l'indépendance bretonne. Et il faut bien avouer que, sans l'abjuration de Henri IV, qui ramena à celui-ci les Bretons, il eut pu réussir.

La défense Mercœur a fondu dans la masse des constructions. Deci-delà, un pignon, une corniche, une cheminée de briques et d'ardoises évoquent, survivant aux massacres, l'effort militaire du rusé Lorrain. Seul, le bastion du Château porte encore la marque du seigneur, les croix de Lorraine taillées dans le granit doré.

### Les faubourgs

Au point de vue de l'urbanisme, Nantes était encore au début du XVII<sup>e</sup> siècle, une ville d'aspect médiéval. Le petit noyau situé entre l'Erdre et le Château était devenu prisonnier des

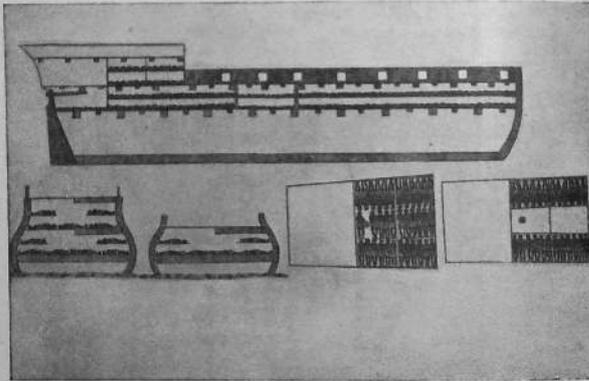
Nantes  
au XVIII<sup>e</sup> siècle.



Le tohu-bohu des toits vu d'en haut  
et que l'éternelle brume de la Loire enveloppe de son halo d'argent.

faubourgs qui l'encerclaient et où grouillait la vie de ce peuple de marchands et de navigateurs.

Les murailles de défense, restées prises dans les pâtés de maisons, barraient en cent endroits, les voies en construction. La porte Saint-Pierre, résidence de l'évêque Guillaume Guéguen, piquait vers le ciel (et Dieu merci elle continue à le faire en dépit de ce qu'il y a quarante ans, un maire, ennemi des arts, la voulut



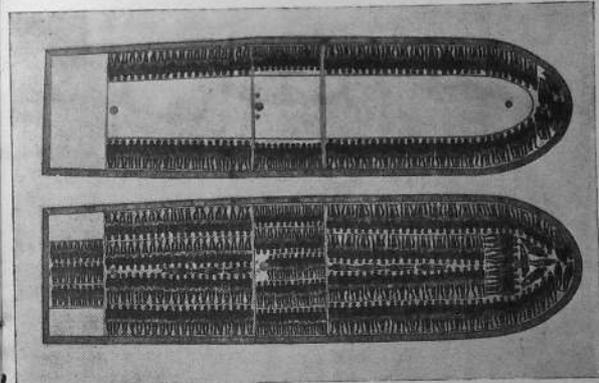
Coupe  
d'un  
navire  
négrier

abattre !). La Porte-Sauvetout, sise près du Marchix (et où habitait le bourreau), était intacte, comme aussi cette porte nautique, faite d'une grille de fer, appelée le Râteau-d'Erdre qui, là où cette rivière se jette dans la Loire, était levée et baissée pour permettre aux bateaux de gagner la Loire.

Tous les faubourgs, nous les distinguons encore dans le tohu-bohu des toits, vus d'en haut. A l'Est, voici Doulon, où Pierre Landais avait son château et, sur la rive gauche, Saint-Sébastien, auquel Rabelais consacre une bonne page de « Gargantua », parlant des pèlerins qui allaient là pour guérir de la peste, au temps où l'on portait processionnellement à Monsieur Saint-Sébastien, un cierge long de deux cents brasses.

Voici Pirmil, dont le château vétuste couvrant la tête des ponts, fut construit par Jean IV. Voici sur le fleuve, Trentemoult, pépinière d'excellents matelots et « qui a conservé la simplicité, la candeur et la bonne foi des mœurs anciennes. »

A l'ouest du terrain occupé aujourd'hui par la place Royale, centre de la ville, c'était la campagne. La rue du Calvaire était l'avenue du couvent des Filles du Calvaire, et la place Graslin,



Une  
cargaison  
bien  
arrimée

une tenue maraîchère où poussaient de vrais haricots en attendant les trottoirs qui, jusqu'à ce jour, en ont conservé la forme et le nom.

### Le commerce nantais

**A**VANT de décrire le bouleversement architectural de la ville au XVII<sup>e</sup> siècle, il nous semble indispensable de dire un mot de ce qui en fut la cause ou plutôt le moyen. Le moyen, ce fut un splendide mouvement commercial dont les principaux agents furent les planteurs de Saint-Domingue et les traitants de nègres, ces deux négoce étant inséparables l'un de l'autre.

Qu'on se souvienne, qu'en ces temps où la France possédait le

quart du numéraire de l'Europe, Nantes en tenait, grâce à ses négociants, une large part. Au taux de l'argent actuel on eut pu compter à Nantes plus de dix milliardaires et quantité de gens possédant plus de cent millions. Ce trafic des traitants qui, — les idées changent avec le temps, — ne présentait alors aucun caractère choquant, consistait à échanger en Afrique des étoffes, des armes et des produits français d'usage courant dénommés : pacotille, contre les nègres. Nos capitaines nantais ayant entassé dans les faux-ponts de leurs navires leur cargaison humaine, allaient revendre ces esclaves noirs aux colons d'Amérique, planteurs de canne à sucre et d'indigo, qui les utilisaient comme ouvriers agricoles.

Tel est, résumé à l'essentiel, le mécanisme de l'opération. On comprendra combien Nantes devint riche quand on saura que ce trafic ne rapportait jamais moins de 50 pour cent et atteignit 200 pour cent.

Que faire de tant d'argent?... Bâtir!

Quand le bâtiment va, c'est que tout va. On bâtissait donc partout.

Pour fabriquer cette pacotille, destinée à la côte d'Afrique, il

Plan  
en haut relief  
du vieux Nantes.  
Au centre :  
les Salorges,  
ces greniers  
où, pour prévenir  
la disette,  
on accumulait  
le sel



Le toit d'un des hôtels du quai Turenne  
vu du rempart sud du château

fallait des manufactures. Le quartier actuel de la gare de l'Etat qui était alors la campagne, devint un grand centre industriel. Sur les îles que l'on soude maintenant entre elles, s'établirent les moulins, les sucreries, et surtout les fabriques d'indiennes, qui nécessitaient beaucoup d'eau pour le lavage des toiles. Ce n'était pas de petites industries que celles qui employaient trois cents à six cents ouvriers, telles que celles des indienneurs Petit-Pierre, Gorgerat ou Dubern. A la veille de la Révolution, cinq mille ouvriers travaillaient dans les indiennes de Nantes. Les bâtiments qui s'élevèrent consistaient en magasins et en vastes séchoirs, car c'étaient des lieues de toile qui s'imprimaient là et s'ornaient de floritures, d'oiseaux, de scènes champêtres, de Triomphe de Voltaire, d'anecdotes puisées dans « Manon Lescaut » et dans « Paul et Virginie ». Après l'impression de ces décors sur les belles toiles venues du Finistère et de Hollande, les bandes de tissu étaient plongées dans de larges cuves pleines de... bouses de vache, où elles mijotaient de façon à ce que « les esprits fécaux fixassent la couleur de la garance de manière indélébile ». Après quoi, les

Les balcons de dentelle.

— 26 —

indiennes étaient plongées dans le fleuve où elles serpentaient au gré du courant avant d'être étendues au sec sur les prés de Biesse ou sur la prairie au Duc.

Chargées à bord des navires nantais, elles allaient servir à faire des pagnes aux noirs de la côte d'Afrique.

Sur la côte Saint-Sébastien on fabriquait des allumettes et tout à côté, chez Gaslin, des armes, de bonnes grosses pétoires pour la traite qui obligatoirement, ne devaient pas être de fabrication trop résistante. Chez Da Costa on faisait des sabres en fer, aux fourreaux badigeonnés de rouge et ornés de clinquant, car les noirs aiment ce qui brille. A Pont-Rousseau, on moulait des pots d'étain, des mesures, des seringues,

des appareils médicaux. Derrière la Fosse, sur le côteau, près des rues chaudes où les armateurs avaient établi des maisons de plaisir

pour les marins galants qui revenaient le perroquet sur l'épaule et de l'argent en poche pour les filles... on pouvait voir les longs toits des corderies. Songez à ce que pouvait dévorer de filins ce port où circulaient journellement dix mille hommes, où les bateaux pressés étaient accouplés bord à bord comme les arches d'un pont, ce port qui était le plus grand port de commerce de l'Europe, je dis bien : de l'Europe. L'une de ces corderies existe toujours... Elle avait été

Les antiquailles de la rue Kervégan.



Les cages d'escalier.

— 27 —

un château ducal, le château où le duc Jean V, — que les cochers faisant visiter la ville aux étrangers ont le tort d'appeler Jean Vé, — rendit le dernier soupir, en 1442.

Thomas Dobrée, ce grand et généreux seigneur neurasthénique du XIX<sup>e</sup> siècle, put acquérir ce manoir de La Touche, dont les murs avaient été percés pour laisser passer les cordages, et l'entourer d'un parc et des étranges constructions de style nordique où il créa le musée qu'il offrit à l'Etat. Entre les corderies et le port, dans la rue dont le nom en rappelle l'existence, une faïencerie importante fut édifée, d'où sortirent ces faïences blanches, devenues si rares, et ces

vasselles colorées de jaune et de manganèse dont les dessins étaient

souvent empruntés à l'Italie et à la Hollande. Une verrerie travaillait tout à côté, pour la traite. Là se faisaient ces « caves » ou bouteilles, que l'on emplissait d'un mauvais alcool que les rois noirs préféraient à leur vin de palme. Les raffineries étaient un peu plus loin, vers les grands bâtiments de granit des Salorges où ces messieurs de la gabelle entreposaient des sacs pleins de ce sel du pays de Guérande qui sent la violette plus que tous les autres.

Une cour, entre, le quai Turenne et la rue Kervégan.





Les façades de l'Ile Feydeau.

### L'aristocratie d'argent

NANTES était si riche alors ! Si le peuple souffrait dans l'ensemble du royaume, le travail manquait alors rarement chez nous. Du côté des employeurs, on vit naître une aristocratie d'argent, assez semblable à celle des grands marchands anglais. En vérité, la vie était bonne pour tous et c'est la reconnaissance pour cette prospérité qui fit élever à la gloire de Louis XVI, par des Nantais de toute condition, cette colonne qui a résisté aux passions politiques.

Du général passons au particulier pour dire un mot de ces grands traitants nantais qui étaient bien les types, les créations éphémères d'une époque.

Monsieur Grou, armateur, négrier, commerçant, et homme de bien, quittait au début de l'été son bel hôtel de la Petite-Hollande pour aller à la Placelière, en Château-Thébaud. Il apportait chaque année, pour ses frais de villégiature, la somme de 50.000 livres. « Un service incessant de courriers fonctionnait quotidiennement entre le château de Nantes, pour la correspondance et les commissions de ses nombreux invités et aussi pour en rapporter les provisions nécessaires à une table somptueusement servie. Quand



Les façades royales du quai Turenne

les cinquante mille livres étaient épuisées, le châtelain reployait bagage et rentrait à la ville reprendre tranquillement sa place à son comptoir. » C'est à Monsieur Grou que l'on doit la construction de ce bel immeuble du quai de la Fosse qui sert aujourd'hui d'Hôtel des Douanes. Il l'avait fait édifier pour donner, au cours d'un hiver rigoureux, du travail aux chômeurs. Généreux donateur aux hospices, il créa des maisons de retraite, des œuvres charitables de toutes sortes... Ce qui ne l'empêcha pas de figurer, en 1793, au livre d'érou des prisons de Nantes, ainsi que sa femme, sous la « prévention d'aristocratie. »

Je citerai encore les La Villestreux, les de Lentimo, les Bonamy, les Montaudouin, les Deurbroucq, etc..., qui tenaient alors le haut du pavé. On remarquera que presque tous ces magnats établis à Nantes étaient d'origines étrangères. Le gâteau nantais valait bien qu'on quittât son pays d'origine pour venir le grignoter sur les bords du fleuve marin.

### Bâtir sur l'eau

CETTE aristocratie très fermée demeura isolée. Il ne lui fallut pas moins d'une île pour s'isoler hors du troupeau de gens, qui, riches ou pauvres, n'étaient pas « nés ».

Un îlot fangeux fut entouré de pilotis et fixé dans son sol pour recevoir les constructions édifiées par les richards qui s'étaient soumis à bâtir suivant les plans médités qui en assuraient l'harmonie. Les talents de Gabriel et de Ceineray établirent les croquis de ces hôtels particuliers qui ornent les quais Turenne et Duguay-Trouin, la rue Kervégan et la Petite-Hollande. « Ces hôtels dres-



La décoration d'une façade du XVIII<sup>e</sup>, quai de la Fosse

sent encore, écrit Gaston Martin, au-dessus des porches puissants leurs larges balcons de fer soutenus parfois d'un dallage de marbre et leurs frontons triangulaires profilent sous le ciel nuageux de la ville, leurs lignes harmonieuses que soutiennent, sous les toits aigus, des charpentes en nef, aux membrures solides comme une carcasse de long-courrier. »

Avec l'île Feydeau, la grande transformation de la ville fut assurément l'établissement du quai de la Fosse qui eut lieu en 1708. Avant cette date, le port était bordé jusqu'au Sanitat par des maisons isolées et assez pauvres, devant lesquelles s'amarrèrent les navires. Nous savons que c'est dans l'une d'elles que naquit Jacques Cassard, le grand corsaire, qu'un mauvais sort fit mourir oublié, après tant d'honneur, dans une prison du fort de Ham. Ce quai de la Fosse se couvrit bientôt d'immeubles somptueux sous l'impulsion du maire remarquable que fut Gerard Mellier.

Ce Lyonnais, fils d'un procureur du roi et élevé dans une « bonne famille de négoce » devra être absous de sa vanité, de son ostentation, de son obséquiosité et de son caractère brouillon en faveur de ce qu'il fit pour Nantes. Le fait qu'il n'avait pas d'attaches bretonnes lui donna des coudees franches, des conceptions originales et hardies. Il ne s'attarda pas à des visées locales et vit « grand », aussi bien dans sa lutte contre les épidémies, le mal vénérien, les incendies, la répression de la mendicité, le culte des arts que dans l'urbanisme.

Certes, avant de bâtir, il dut détruire beaucoup. Mais s'il reste si peu de monuments à Nantes des temps dits « moyenâgeux », du moins les remplaça-t-il par des constructions d'une grande beauté.

#### Nantes au XIX<sup>e</sup> siècle

**A**PRÈS la tempête révolutionnaire qui, ayant beaucoup détruit, n'apporta comme monument précieux à la ville qu'une guillotine et des bateaux de noyade, l'Empire et la Restauration marquèrent Nantes de leur style froid, militaire, raisonnable et bien posé.

La visite de Napoléon en 1808 fit aboutir la construction

Ancien hôtel de négrier, aujourd'hui hôtel du journal « Le Phare de la Loire »



du Théâtre et de la Bourse. L'Hôtel de Ville fut unifié, le quartier Graslin aménagé...

Demandez à Asmodée de soulever le toit de la Chambre de Commerce pour admirer le mobilier, celui de la Chambre des Notaires, (rue du Guesclin), pour contempler l'extraordinaire appartement qui fut installé pour recevoir l'Empereur.

C'est à la Restauration que nous devons la remise en état du tombeau massacré de François II, la création de ce quartier de Launay rectiligne, sobre et cossu, la plantation du Jardin des Plantes, l'établissement de l'École de Médecine et du très beau Musée de peintures à l'origine duquel nous trouvons François Cacaault.

#### Les musées

**F**RANÇOIS CACAULT, né à Nantes en 1743, ambassadeur à Rome de 1800 à 1803, avait réuni un millier de toiles de maîtres anciens dont la Ville fit l'acquisition. A ces tableaux vinrent s'ajouter en 1814 la collection Fournier, en 1852, le legs de Henri Clarke duc de Feltre,



Le Nantes de grand style : la Bourse, le Jardin des Plantes, le cours Cambronne

puis en 1854 celui d'Urvoy de Saint-Bedan. Le Musée compte actuellement plus de trois mille œuvres parmi lesquelles le bon critique Louis Gonse a signalé « ces deux morceaux de peinture qui entrent dans le demi-cent des chefs-d'œuvre dont s'illustre l'histoire de l'Art : le Portrait de Madame de Senonnes et le Joueur de vielle. En Allemagne, en Italie, un tel Musée serait universellement célèbre. »

Au Musée est accolée une bibliothèque d'une extrême richesse que la possession de « la Cité de Dieu » enluminé par le fils Jehan Fouquet, sans doute, suffirait à rendre illustre.

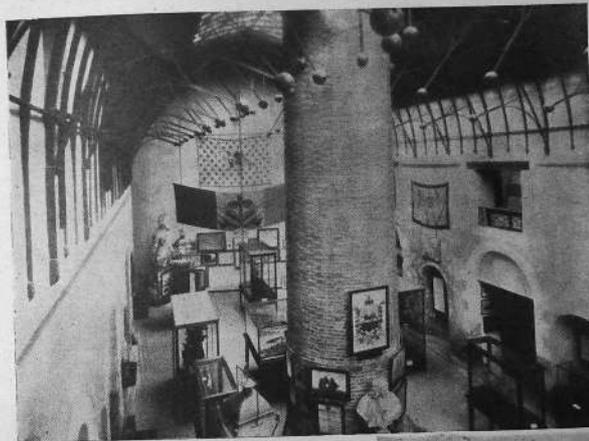
L'esprit de la Cité est encore enfermé en d'autres temples. Le Château de nos ducs abrite un Musée d'Art décoratif et de folklore d'un grand intérêt (en ce qui concerne surtout le costume et les tissus).

A l'ouest de la ville, près du manoir de Jean V, s'élève l'étrange palais nordique que Monsieur Dobrée, philanthrope neurasthénique — n'a-t-il pas sur la grande tour fait représenter son cœur rongé par une chimère — fit construire au XIX<sup>e</sup> siècle pour y placer des collections archéologiques, des souvenirs des guerres de Vendée, des meubles rares et surtout une splendide réunion de gravures anciennes.

M'en voudra-t-on enfin de conseiller à des étrangers d'aller voir ce Musée des Salorges créé en 1924 par Messieurs Louis et Maurice Amieux dans l'immeuble où Joseph Colin, inventeur de l'industrie des conserves alimentaires, montra qu'il n'avait pas des goûts « d'épicier » ?

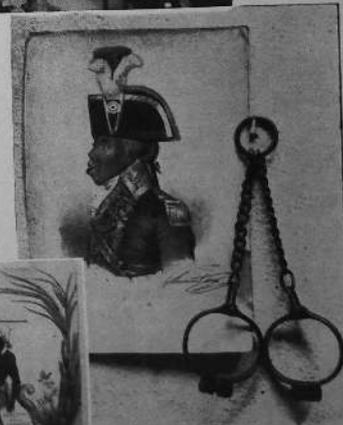
Un conservateur qui parle de son Musée doit ressembler un peu au père qui ne se lasse pas de célébrer la version latine qui fit de son fils un bachelier.

Qu'on me pardonne, le « moi » est haïssable, c'est une affaire entendue ; bien que mon ami Francis Jammes fit observer en ma présence à un faquin qui le lui rappelait : « ... le Vôtre peut-être, monsieur, mais pas le mien. » Je passerai donc outre, pour m'étendre un peu sur la joie que j'eus, une partie de ma vie, à donner une âme à ce temple de l'Ancien Nantes Commercial et Maritime, de la traite et de la Négrerie.



Au Musée des Salorges la salle de la Marine

M. Colin, l'inventeur de la conserve



Documents sur la traite des noirs : Des fers, Toussaint Louverture et une gravure anti-esclavagiste.



### Les corsaires nantais

**L**A, je me suis efforcé de réhabiliter dans le public cette guerre de course qu'on a trop souvent confondue avec la piraterie. « Le Corsaire vaut mieux que sa réputation. La guerre de course, qu'il fait à titre d'auxiliaire de la Marine de l'Etat, était à ses risques et périls. Elle était officiellement reconnue par le roi. Le corsaire harcelait l'ennemi avec ses papiers en règle. »

Si le navire-forban portait moins d'honneur, il n'était pas moins pittoresque. On peut se faire une idée de la vie que menaient les pirates en lisant aux Salorges le cruel règlement qu'avait établi à son bord Jean-Thomas du Lain, gentilhomme de fortune qui fut capturé en 1729 en vue du Pouliguen. Le fourbe aimait l'ordre et si chacun des articles de son ordonnance prévoit que l'homme qui y manquera « aura la tête cassée », il faut reconnaître qu'en tête de la page il avait tenu à écrire : *Laus Deo!*

Une salle entière du Musée est consacrée à la Traite des Noirs, à l'histoire de ces compagnies qui se formèrent dans tous les grands ports de commerce pour la fourniture de ce bois d'ébène qui fut le suc de la prospérité nantaise au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Une folle compréhension des choses fait que trop de Nantais renient, cachent ou détruisent aujourd'hui les souvenirs de cette fabuleuse époque de prospérité que connurent leurs pères... Certes, personne ne songe présentement à regretter la traite des noirs considérée naguère comme le trafic le plus légitime. Si nos yeux sont secs c'est que nos propres grand'mères ont épuisé les larmes de famille en lisant la « Case de l'oncle Tom ». Mais il est bon de rappeler que, tandis qu'il plaidait pour Calas et pour la grandeur de la condition humaine, Monsieur de Voltaire achetait des parts de nègres à Nantes, précédant en cela l'auteur du « Barbier de Séville » et la plupart des promoteurs de la Révolution française.

Toutes ces passions, ces ambitions et ces appétits dorment aujourd'hui dans les vitrines d'un musée sous forme de modèles réduits, pareils à des « doubles », à des projections de ce qui a été...

*« Je pense aux vieux chagrins qui ne font plus souffrir  
Et sont comme les flèches empoisonnées d'antan  
Que les oncles, au retour des lointains Zouloudands  
Disposaient en d'inoffensives panoplies... »*

(Mais, au fait, ils sont de moi ces vers, ou plutôt cette prose où des vers se sont mis, comme disait Vincent Hyspa.)

### Le carillon

**P**AREILLES à des fleurs de fer tombant sur les toits de cette très ancienne et ardente cité, les notes du carillon du Beffroi s'égrènent... Quatre fois par an, avec les saisons, un refrain cède la place à un autre. C'est l'air qui accompagne la salutation angélique qui, aujourd'hui, précède les douze coups de midi...

Le démon Asmodée ne doit pas aimer particulièrement l'*Ave Maria* car, sans tambour ni trompette, il nous quitte, très évidemment dans ce souffle qui fait s'envoler notre chapeau au delà de la place mélancolique où somnolent, devant l'église, les marchands de cierges et d'images de Notre-Dame de Bon-Secours.

Il faut nous quitter ! Adieu, bon diable qui lis les grimoires et grattes de ton ongle sec, le passé vivant qui somnole sous les toits des villes. Je ne te demande pas avec Baudelaire « de prendre pitié de ma longue misère », mais te remercie de ce que tu m'as permis de guider des sages, hors du fatras de la vie actuelle, vers des choses qui veillent. Les beautés de cette ville comme celles de toutes les antiques cités sont cachées. Elles dorment comme la Belle au Bois-Dormant ou plutôt font semblant de le faire, pour ne pas être importunées par des touristes, si médiocres souvent, que les bons payent pour les mauvais.

Les fleurs de fer  
du Beffroi.



### Le cœur de la duchesse

Le cœur de la Duchesse Anne lui-même dont Nantes — sa ville très aimée, — ne conserve plus que l'écrin, (ayant égaré la relique) se tait dans l'ombre... Mais il n'est pas perdu, je l'affirme.

Et, de même, Asmodée, que tu sais où, dans le charnier de Canclaux, est le corps de Charette, où les os de Gilles de Retz, où les bijoux de Madame Gasnier de Saint-Domingue, tu sais où dort ce cœur « pétri de tendresse pour le pâtre peuple de Bretagne. »

Oui, tu n'ignores pas, Asmodée, où est l'âme de Nantes. Mais ne révèle pas tes secrets à la légère, ne confie la clef des Songes qu'à ceux qui en sont dignes.

*Toi qui sais en quel coin de terres envieuses  
Le Dieu jaloux cacha les pierres précieuses,  
Toi qui mets dans les yeux et dans le cœur des filles  
Le culte de la plaie et l'amour des guenilles,  
Bâton des exilés, lampe des inventeurs,  
Confesseur des pendus et des conspirateurs...*

BERNARD ROY,  
Conservateur du Musée des Salorges.



Un mascaron.

## UN TOUR DANS NANTES

Trois villes en une peuvent intéresser le visiteur, à Nantes. Au centre est rassemblée toute la grandeur maritime du XVIII<sup>e</sup> siècle; dans l'Est, autour du château et de la cathédrale, la capitale bretonne du Moyen Âge; dans la périphérie et dans les îles, enfin, bouillonne toute l'ardeur industrielle de notre époque.

Pour le style général, Nantes est un composé d'architecture haute-bretonne et angevine. De somptueux hôtels d'armateurs, comme à Saint-Malo, mais ils sont construits en tuffau, et, comme pour les demeures parlementaires de Rennes, ce matériau léger s'équilibre sur des bases de moellon.

Nantes évolue sans cesse, d'ailleurs; le colmatage des bras de la Loire coupe une partie de sa circulation d'éternels chantiers. Des avenues spacieuses et des jardins remplaceront l'ancien jeu de lagunes; les îles deviendront des dégagements dans la perspective des rues et des places du centre de la ville. La Loire passera tout entière dans les grands bras de la Madeleine et de Pirmil, et le libre jeu de la marée combattrait l'ensablement du fleuve.

Le cœur de Nantes, c'est la place du Commerce, que limite à l'Ouest la Bourse, construite de 1792 à 1812 par Mathurin Crucy. A l'intérieur, un magnifique salon Empire.

En face de la place du Commerce, l'île Feydeau, la plus anciennement bâtie. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on fit venir des entrepreneurs vénitiens pour y édifier sur pilotis les véritables palais de la place de la Petite-Hollande, du quai Duguay-Trouin, de la rue Kervégan, du quai Turenne. Au n° 3 de la place de la Petite-Hollande, l'hôtel de Villestreux, bâti par Ceineray, l'architecte de la Préfecture; Carrier, le triste ordonnateur des « mariages républicains » et des « noyades », y séjourna. Quai Duguay-Trouin, au n° 16, escalier monumental avec rampes de fer forgé et panneaux peints du XVII<sup>e</sup> siècle; cet hôtel présente une belle façade sur la rue Kervégan, où l'on remarque aussi les n° 21, 23 et 9. A l'angle de l'ancien quai et de la rue du Guesclin, la Chambre des Notaires où, pour recevoir Napoléon I<sup>er</sup>, on décora somptueusement tout un appartement; sur le quai Turenne, mascarons et balcons des n° 8, 10, 13, et cour curieuse du n° 3. A l'extrémité Est de l'île, la Poissonnerie.

Au fond de la place du Commerce, par la courte rue de Gorges, atteindre la place Royale: Fontaine de la Loire.

L'église Saint-Nicolas a été bâtie en 1844. Derrière Saint-Nicolas, par la rue de Feltre, la place Delorme et la rue Marceau, on se dirige vers le Palais de Justice, édifice du milieu du XIX<sup>e</sup> entouré d'un jardin public.

Par la place Ed. Normand, on gagne la place de Viarmes où fut tué Cathelineau (29 juin 1793) et fusillé Charette (29 mars 1796). De la place de Viarmes, la rue Sarrazin mène à l'église Saint-Similien, toute moderne, mais qui contient la statue vénérée de Notre-Dame de la Miséricorde.

Revenons à la Place Royale. A l'ouest, s'ouvre la rue Crébillon, étroite, mais si animée, parce que les Nantais en humeur de flânerie y font leur va-et-vient. C'est ce qu'on appelle « crébillonner ». Sur la gauche, en montant, passage Pommeraye, galerie vitrée datant de 1843, et qui, par degrés, descend vers la Bourse et les quais.

La rue Crébillon aboutit à la place Graslin : Grand Théâtre (1788), et de l'autre côté de la place, cours de la République, belle avenue qui rappelle le Palais-Royal. Tous ces embellissements de la fin de l'Ancien Régime furent dus à Mathurin Crucy.

Par la rue Voltaire, on trouve à l'angle de la rue Jean-V un jardin qui renferme l'ancien manoir de la Touche où mourut ce duc de Bretagne. A côté du manoir, le palais, de style roman, construit par le collectionneur Dobrée, fils d'un riche armateur nantais. C'est le *Musée Dobrée*, public les jeudis et dimanches de 12 à 16 heures ; les autres jours, s'adresser au gardien, rue Jean-V.

Par la rue de Flandre, puis la rue d'Alger, on gagne la place Sanitat, l'église gréco-romaine (XIX<sup>e</sup> siècle) Notre-Dame de Bon-Port, et, par la rue Mazagan, le quai de la Fosse.

En suivant les quais sur la droite : belle maison de style Louis XV (n<sup>o</sup> 86) et et les Salorges, vastes greniers à sel de 1778. Au 9 de la rue des Salorges, l'ancienne conserverie Colin, première fabrique de conserves alimentaires fondée à Nantes (1824), aujourd'hui transformée en musée rétrospectif du Nantes maritime et commercial par MM. Amieux frères.

Le conservateur de ce passionnant *Musée des Salorges* est M. Bernard Roy.

Plus loin, autour de la neuve église Sainte-Anne, le vieux quartier des bretons bretonnants.

Le quai de la Fosse est une des parties les plus pittoresques de Nantes. Toute la vie du port y grouille sous le portique gigantesque que dessine, sous un ciel de brume et de fumée, le pont transbordeur. Dans l'île de la Prairie-au-Duc, important chantier de constructions navales : on y fait des torpilleurs. Le port de Nantes occupe le sixième rang parmi les ports de commerce français.

Le quai de la Fosse a été rebâti au XVIII<sup>e</sup>, par les armateurs français. Le siège de la Compagnie des Indes se trouvait au n<sup>o</sup> 70, maison de 1742, style Louis XV ; n<sup>o</sup> 10, autre maison du XVIII<sup>e</sup> ; au n<sup>o</sup> 5, la maison des Tourelles, où logèrent Henri III et Henri IV (Edit de Nantes).

Rue de la Fosse, en bordure du square de la Bourse, bas-reliefs allégoriques du n<sup>o</sup> 38. Cambronne est mort, le 29 janvier 1842, au n<sup>o</sup> 3 de la rue Jean-Jacques Rousseau, qui monte de la place de la Bourse à la place Graslin.

De la place du Commerce on gagne la Place Royale, et, à droite, la rue d'Orléans ; on franchit l'Erdre, on continue tout droit par la rue Barillerie ; à l'angle de la rue des Carmes, on remarque une belle maison de bois du XV<sup>e</sup> : on entre dans le Nantes ducale.

La rue de la Marnie prolonge la rue Barillerie. A droite, l'église Sainte-Croix. Dans le beffroi, la grosse cloche de l'ancien beffroi de Nantes, le *Bouffay*, fondue en 1663. Autour de Sainte-Croix, maisons anciennes, rues Sainte-Croix, Bossuet, et de l'Emery.

Au bout de la rue de la Marnie, la place du Pilon, beaux balcons du XVIII<sup>e</sup>. Y débouche la rue de Briord : au n<sup>o</sup> 9, hôtel de la Bouvardière, bâtie en 1477 par Laudri, favori du duc François II, et habitée pendant la Ligue par le duc de Mercœur. La rue de Verdun mène à la place Saint-Pierre, en face de la cathédrale.

Le 14 avril 1434, le duc Jean V en posa la première pierre sur les fondations des cathédrales de Saint-Félix (568), de l'évêque Guérech (980) et d'une église romane (XII<sup>e</sup>) dont il ne subsiste que la crypte. L'édifice gothique est inachevé. La façade et les tours furent exécutées de 1434 à 1508 ; les trois nefs furent commencées en 1518, les voûtes datent de 1628, le croisillon sud de 1637. De 1650 à 1655, on entreprend le chœur et les chapelles que le XIX<sup>e</sup> siècle devait achever.

L'intérieur est un admirable vaisseau aveuglant de lumière et de blancheur. Dans le croisillon droit, tombeau de François II, duc de Bretagne (mort en 1488) et Marguerite de Foix, sa deuxième femme. Il était primitivement placé dans l'église voisine des Carmes, et il fut exécuté, de 1502 à 1507, par Michel Colombe, sculpteur breton, sur les plans du peintre Perréal, dit Jean de Paris. Aux angles quatre statues admirables d'expression représentant la Justice, portrait présumé de la duchesse Anne, donatrice, la Force, la Tempérance, et la Prudence.

Dans ce même croisillon, boiserie du XV<sup>e</sup> figurant Notre-Dame de la Délivrance, vénérée par le populaire sous le vocable de Notre-Dame de Crée-lait.

Dans le croisillon de gauche, tombeau de Lamoricière (Boitte, architecte, Paul Dubois, statuaire, inauguré le 29 octobre 1879) : une des plus belles œuvres de la sculpture moderne.

A droite, en regardant la cathédrale, au n<sup>o</sup> 7 de l'impasse Saint-Laurent, la Psalette, ou Maison de Chapitre, construction du XV<sup>e</sup>, aux encorbellements pittoresques.

La rue Albert-1<sup>er</sup>, à gauche de la façade de la Cathédrale conduit à la Préfecture (XVIII<sup>e</sup>) ancienne Cour des Comptes de Bretagne.

Rue Thiers, l'*Hôtel de Ville*, vieille hostellerie encastrée dans une façade de style Charles IX.

En contournant la Cathédrale, on passe, sur la gauche, sous la porte Saint-Pierre, isolée par la démolition de l'ancien évêché. (*Musée de Nantes par l'image*, jeudis et samedis après-midi).

Au delà de la porte Saint-Pierre, place du Maréchal-Foch, ancienne place Louis XVI, où une colonne de vingt-huit mètres porte la statue de Louis XVI. Sur la place, deux beaux hôtels du XVIII<sup>e</sup>, de Monti et d'Aux.

Au pied de la place, cours Saint-Pierre. En contre-bas, jusqu'au quai de la Loire, la place de la Duchesse-Anne, décorée de parterres et que borde à l'ouest le château.

En son état actuel, si magnifiquement Renaissance, il fut commencé en 1466, sous François II, par l'architecte de la cathédrale, Mathelin Rodier.

Un pont de pierre franchit les anciens fossés aujourd'hui comblés.

Dans la cour intérieure, à droite de l'entrée, un puits surmonté d'une armature en fer forgé et martelé figurant la couronne ducale. Du même côté, le Grand Logis, construit sous la duchesse Anne. Il est flanqué, à droite, de la Tour de la Couronne d'Or, qui offre, aux deux étages supérieurs, quatre loggias d'une délicate ornementation. Le rempart du front sud était baigné jadis par la Loire ; il a été construit sous Louis XII. De l'époque Henri II, date le Petit Gouvernement qui s'y adosse, avec ses curieuses cheminées colorées de briques.

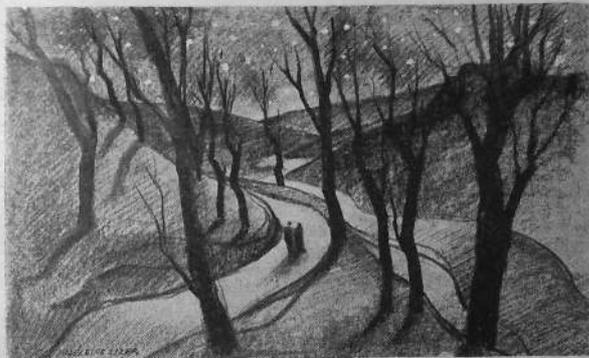
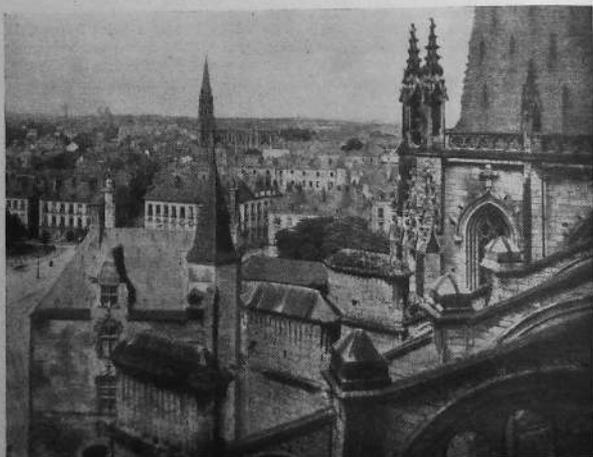
Le Musée des Arts décoratifs occupe au château les trois étages du bâtiment dit du Grand Gouvernement et deux étages du Grand Logis. (Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 13 à 16 heures en hiver, de 12 h. 30 à 17 heures en été. Gratuit le jeudi et le dimanche.)

— A droite, sur la petite place du Château, au n° 3 de la rue Mathelin Rodier, la maison de Guiny, où fut arrêtée le 1<sup>er</sup> novembre 1832 la duchesse de Berri.

Rue Henri-IV, à l'est du cours Saint-Pierre, s'ouvre à droite, la rue du Lycée où est situé le superbe musée municipal des Beaux-Arts. Au rez-de-chaussée, la bibliothèque publique, très riche.

Au bout de la rue du Lycée, le jardin des Plantes développe ses perspectives exotiques.

Du jardin des Plantes, on revient au centre de la ville en suivant les quais, quai de Richebourg, quai du Port-Maillard, quai du Bouffay et quai de Flesselles. Sur la place du Bouffay, où avaient lieu les tournois et les exécutions capitales, s'élevait l'antique château-fort des ducs, devenu plus tard le siège de la juridiction civile et démolí seulement en 1848.



#### Contes et conteurs de chez nous

## MONA

CETTE nuit sereine et froide de Noël avait la transparence d'une aube. Une aube emplies de poésie et de mystère et qui n'osait éclore en aurore. Nous suivions tous deux le sentier qui menait vers Pont-Mikaël. A contre-bas, sur notre droite, la vallée montait, sinieuse et large, vers le pays boisé. On eût dit un estuaire qui épousait dans ses replis une brume immobile et blanche, telle une marée étale. Un murmure, aussi discret que le parfum du chèvre-feuille dans les chemins creux, s'élevait jusqu'à nous. C'était la rivière d'Argent qui roulait paresseusement par les prairies ses eaux débordées.

Tuguen marchait, à mon côté, sans mot dire. Les hauteurs crène-

lées du Roxougon dressaient sous un ciel lointain leur silhouette féodale, et, dans la nuit calme, les vieux chênes, tordus par les ouragans, semblaient, sur les versants, les arbres de Noël de la légende avec les étoiles du ciel accrochées aux dentelures figées de leurs branches.

TUGUEN prononça un mot, inconsciemment, dans son rêve :

— Mona !...

Comme si ce rêve l'accablait, il poursuivit :

— Mona était une fille jeune, saine et belle. Sa jeunesse, sa santé s'affirmaient dans toute sa personne lorsque je la connus, voilà un an passé, au pardon des Cleux. Elle portait la coiffe des femmes

de la Montagne et, sous son corsage de velours violet où brillaient les fils d'or, elle parut à mes yeux la Beauté idéale.

Après une pause, il reprit :

— Et elle me sembla bonne autant que belle en cette fin d'après-midi du pardon des Cieux... Nous nous promenions tous deux dans la forêt où le soleil pénétrait en oblique et mourait sur les dentelles des hautes fougères. Le sentier recouvert de mousse et de feuilles tombées prématurément était doux à nos pieds. Les oiseaux s'étaient tus et seuls bruissaient près de nous les fougères et les myrtils que nous frôlions.

Tuguen se replongea dans sa rêverie. Puis :

— Là où les fougères sont plus hautes, où la mousse gonflée est d'un vert plus tendre, Mona me dit : « Asseyons-nous ». Nous nous assimes et nous restâmes pensifs, l'un contre l'autre pressés, jusqu'à l'heure où le soleil d'or pâlit dans le sous-bois... Les premières ombres estompèrent les myrtils et les hautes fougères... Mona, alors, appuya sa tête contre mon épaule et me dit : « Ma maison se trouve loin, là-bas, dans la forêt, isolée au carrefour du Vali, qu'entourent de hauts sapins. Ma mère y tient un débit où s'arrêtent, de loin en loin, les rouliers... La vie y est monotone et triste et la nuit y tombe si vite !... »

— C'était, à ce qu'il m'apparait, une invitation au voyage d'amour ?

**L**e sentier nous mena à la forêt qui s'arrondissait sur le ciel mat en dôme sombre. Dans ce dôme sombre de chênes et de hêtres dépouillés, une masse noire apparut. C'étaient les sapins du Vali.

— Elle est jeune et belle, fis-je à Tuguen, et je me doute qu'avant d'entrer dans la maison, tu vas me charger d'une commission...

— Ah ! Et de laquelle donc ?

— ...De te faire *baz-valan* (1).

— Ma foi ! presque ; mais pas tout de suite.

— Il me semble que tu as choisi cette nuit de Noël pour marquer une date de ta vie d'une empreinte de poésie... Elle est jeune et belle comme un astre du ciel.

— Ne plaisante pas... Elle est belle certes, mais elle est également la riche *pennher* du Vali et les immenses prairies qui s'étendent devant nous sont sa propriété. Je ne suis pas *pennher* (2), moi, et j'ai dû partir au loin tenter ma chance dans l'aventure... Et, depuis le pardon des Cieux, plus d'un an s'est écoulé... De temps à autre, je recevais des nouvelles de Mona (à qui je n'osais écrire), par des amis que je priais de s'arrêter au Vali à leur passage au pays.

— Et, cette fois, c'est toi qui passes en personne...

— Je me suis rappelé, qu'au cours de sa confiance, en cette après-midi du pardon des Cieux, Mona qui me dépeignait sa solitude me dit, entre autres choses, n'avoir jamais été à la messe de minuit !

— Nous la prions donc de nous accompagner à la Forêt-Haute et elle mettra, pour la circonstance, son corsage de velours violet aux filaments d'or. Et cette nuit de Noël sera pour nous une nuit d'idéal amour.

Tuguen sourit.

(1) faire *baz-valan* = faire la demande en mariage.

(2) *Pennher* = héritier.  
*Pennher* = héritière.

La voix des cloches passa au-dessus de la forêt, dans la nuit froide et sereine.

**N**ous arrivâmes au Vali. Des femmes, comme des ombres, passèrent par le carrefour, se dirigeant vers la Forêt-Haute d'où venait l'appel des cloches. De pâles rais de lumière filtraient par le volet de la fenêtre donnant sur la salle du débit. Tuguen trébucha contre les marches du seuil.

nuit de Noël n'est pas gaie dans cette immense salle froide où il n'y a de vivant que le feu et moi.

— Et Mona ? s'écria Tuguen.

— Mona ?... Mais, au fait, avec ma vue courte je ne vous avais pas reconnus. Mais au son de sa voix je reconnais Tuguen, le Tuguen du pardon des Cieux... Vous aviez, Tuguen, ce même timbre de voix lorsque, voilà un an passé, vous disiez au revoir à ma fille Mona... Ah ! Tuguen !...



— Manque d'habitude, fit-il en riant.

Dans la salle du débit, la mère de Mona tricotait, seule, assise au coin de l'âtre, où flambait une souche de chêne, traditionnelle bûche de Noël. Elle déposa son tricot et se leva.

— Bonsoir ! les enfants. Comment ? C'est vous à cette heure tardive ? C'est gentil à vous d'être venus me tenir compagnie en la nuit de Noël... Car, vous savez, la

— Que voulez-vous dire ?

— Ah ! comme ma fille Mona m'a parlé de vous depuis ce jour ? Elle ne m'a pas tout avoué, mais les cœurs des mères devinent bien des choses. Elle parlait de vous... puis, un jour, elle s'est mariée.

— Ah !

— Eh ! oui. Oh ! ce fut un coup de tête. Elle était nerveuse et triste. La solitude, ici, lui pesait. Elle s'est mariée à un roulier...

Tuguen écoutait distraitement.

Qu'était-il donc venu faire au Vali par cette nuit glacée ?

— C'est la vie, dit-il, comme il aurait dit autre chose. Et il esquissa machinalement un pas vers la porte.

A ce moment-là un courant d'air froid balaya la salle. La porte venait de s'ouvrir laissant passer un vieux paysan grelottant et perclus.

— C'est moi le père Noël, dit le nouvel arrivé essayant de plaisanter. Mais je n'apporte point de cadeaux; je ne traîne que ma misère. Mes mains sont vides, mes poches aussi. Je n'ai à vous offrir que des vœux de bonheur.

C'était Kaou, le casseur de pierres, populaire dans toute la montagne. Toutes les pierres de la grand'route avaient été cassées par lui. « La grand'route est mon royaume, se plaisait-il à dire. » Le métier puis l'âge avaient cruellement arqué son échine. Il était, disait-on, centenaire. Lui-même ne savait pas son âge. Mais, cette nuit où nous le vîmes replié sur lui-même et grelottant, il paraissait terriblement vieux.

Kaou étouffa une plainte en s'asseyant auprès du comptoir.

— Ah ! ma bonne dame, dit-il, j'ai reçu aujourd'hui une visite, mais ce n'est pas celle du père Noël... C'est l'*Ankou* (1) qui m'a frôlé. J'ai perdu connaissance en travaillant et je me suis affalé sur mon tas de cailloux, et pas un chrétien n'a passé par la route. Je ne sais comment j'ai repris mes sens et ai pu me traîner jusqu'ici.

Kaou disait cela doucement, lentement comme si chaque parole lui faisait mal.

(1) *Ankou* = la mort.

— C'est le miracle de Noël, Kaou.

— Bien sûr que c'est quelque chose comme ça.

— Ton estomac doit crier famine à cette heure ?

— Oh ! ma bonne dame, la nature n'est pas exigeante à mon âge.

— Un coup de « fort » peut-être ? Une gniolle qui fouette et donne chaud.

Kaou regarda les bouteilles qui brillaient sur les étagères, et ses yeux eurent un regard plus vif. Il eut un scrupule.

— Depuis le temps que vous me servez « sur la coche »... (1).

— Ne t'occupe pas du bâton coché; on ne fait crédit qu'aux honnêtes gens.

Tuguen alors, se leva avec un rire retentissant.

— C'est moi qui paie, c'est moi qui régale, s'écria-t-il. Allons ! approche, Kaou; approchez, la patronne. Tous autour de la table pour la tournée générale ! Et servez-nous du feu dans les verres; et de grands verres, hein ? Cette nuit, c'est fête pour tous les chrétiens. Allons ! de la gaieté dans les cœurs.

Et Tuguen, de sa voix sonore, chanta pour Kaou le deshérité les naïfs et délicieux cantiques de Noël, tout empreints de magie étoilée.

Il chanta pendant une heure. Il ne manquait que l'accompagnement des grandes orgues du vent dans les sapins du Vali.

Des larmes embuèrent les yeux du pauvre vieux et sa vieille face ridée se figea dans un énigmatique sourire de bonheur.

(1) « sur la coche » = à crédit.

La voix solennelle des cloches passa dans la nuit claire par dessus le dôme de la forêt. Kaou se leva et remercia d'une légère inclination de la tête. Ses lèvres murmurèrent des paroles inexprimées.

— Tu nous quittes, Kaou ? fit la mère de Mona.

— Il est minuit, bonne dame et je suis encore à trois quarts de lieu du lieu où j'habite.

— Tu dormiras ici. Par cette nuit glacée...

— Oh ! à présent, j'ai chaud dans tous mes membres, et chaud au cœur, ajouta-t-il. Je ne mourrai pas maintenant sans avoir passé une heureuse nuit de Noël *en famille*. Tôt ou tard chacun a sur terre sa part de bonheur.

C'ÉTAIT aussi le plus beau Noël dans la vie de Tuguen.

Tuguen accompagna le casseur de pierres jusqu'à la porte.

— C'est tout là-bas que j'habite, fit Kaou, en désignant de son bâton noueux les hauteurs boisées; ma maison se trouve juste en dessous de l'étoile la plus basse du chariot d'Arzur (1).

Il partit dans la nuit sereine et glacée. Tuguen demeura longtemps sur le seuil de la maison de Mona. Il contemplait Kaou, le casseur de pierres, qui montait, semblable à un mage, vers l'étoile.

Jacques Ruou.

(1) Chariot d'Arzur = la Grande Ourse.



(Illustrations de Madeleine Guyon-Liser).



## LA ROUTE DU GUI

**C**H RISTMAS, plum-puddings et thé bouillant... M. Pickwick, juste sous le bouquet de gui, embrasse la vieille Mrs Wardle et M. Winkle fait des agaceries à la tante-demoiselle...

Peut-être que le gui de la maison Wardle décrit par Dickens venait d'un pommier de Haute-Bretagne où, par trains entiers, à destination de l'Angleterre, via Saint-Malo, on entasse le porte-bonheur.

Bretagne, terre des dolmens, des menhirs, des druides, « au gui l'an neuf ».

Eh bien, les druides n'y connaissaient rien. Le gui des chênes — même cueilli « au premier jour du mois lunaire » — ne vaut pas son pesant de mauvaise herbe. Seul, celui des pommiers a les vertus esthétiques et bénéfiques et mérite l'exportation qui se fait par le port de Saint-Malo. Les fils des Corsaires, loin de courir l'Anglais sur les mers comme les Surcouf et les Duguay-Trouin, ont gardé de l'héritage des aventuriers ancêtres le goût du négoce et restent à compter derrière leurs bureaux de courtiers, des car-

gaisons de gui acheté cette année 40 centimes le kilo aux paysans et que les grossistes d'Outre-Manche payeront « cash » en bonnes livres.

Et du 1<sup>er</sup> au 16 décembre, dans le vent de noroît qui souffle l'hiver, les petits vapeurs à cheminée jaune tracent, de Saint-Malo à Southampton, la route du Bonheur. Les fiancés britanniques, blonds comme des portraits de Gainsborough, rougiront sans savoir que le bouquet vert à petits grains blancs — prétexte qui autorise quelques baisers de plus — a poussé sur une terre étrangère... Cependant l'histoire botanique du gui les consolera de ce détail.

Elle est jolie et touchante, cette histoire, comme ces cartes postales où une colombe porte en son bec un cœur enrubanné. La voilà. Le gui est déposé sur les rameaux par les oiseaux qui frottent contre l'écorce leur bec plein de graines. Cette semence surnoise pénètre en vrille dans la substance de l'arbre, s'accroche comme un cancer, foisonne et grandit, suçante aux vaisseaux même de son support la sève qui en est le sang. Et les panaches parasites s'arrondissent en autant de boules prises dans le réseau des branches...

**C**HOISSISSONS parmi tous les « centres » d'exportation de Haute-Bretagne, Messac-Guipry. Double bourgade à cheval sur la Vilaine qui gronde entre les moulins. De temps en temps, des flèches traversent la gare de Messac; elles ne se fichent qu'en plein cœur de Rennes; ce sont les autorails roses et gris de Nantes, de Vannes, de Redon... Ici, il y a au repos, sur les voies de garage, entre les jouets grandeur nature que sont les réservoirs, les signaux et les buttoirs moussus, des trains entiers et entre les rames, une foule qui s'agite, plongeant jusqu'à mi-corps dans une jonchée verte.

Des charrettes de gui continuent d'arriver et les bœufs couplés patouillent dans les pommes écrasées.

Car les pommiers, ici, sont rois, régissant par leur parasite et par leur fruit.

On sait que leur fécondité a paradoxalement créé de la misère, cette année, en Bretagne et en Normandie où les fruits pourrissent par milliers de tonnes. Le cidre ne se conserve que deux ans, et déjà, la récolte pléthorique de l'an dernier avait rempli les fûts. L'Allemagne achète bien une partie de la récolte (pour faire du combustible à l'usage des tanks)... Mais les distilleries du pays sont gavées et recrachent la chair suante des pommes. Messac, empanaché des fumées de géants alambics, sent une grisante et lourde odeur de compote...

Alors, puisque les promesses de l'arbre trahissent le paysan,

il est juste que sa maladie l'indemnise. Et les gendarmes qui doivent dresser des procès-verbaux quand on laisse pousser le parasite aux rameaux des pommiers, ferment les yeux. Les gars les plus lestes grimpent sur les branches goutteuses et coupent les « talées » de gui. On l'empile sur les charrettes. On le pèse. Un dernier tri est fait à la gare, avant de ranger le porte-bonheur dans des cageots doublés de papier fort. De soin en soin, la plante indésirable se mue ainsi en denrée précieuse.

C'EST une grande fille maigre, osseuse, dure au travail comme au commandement, qui dirige le chargement : sorte de cavalière Elsa quadragénaire, sanglée, bottée, sûre d'elle, qui foule un tapis de graines juteuses sous ses pieds impatients... Depuis des années elle crie des ordres à ces rudes ouvriers de la terre qui se transforment pendant quinze jours en fleuristes-emballeurs et arment les caissettes à raison de 192 par wagon. Cent tonnes en deux semaines partiront pour les îles britanniques...

*French Produce*, disent les caisses, en lettres grasses. *French Produce* qui sera exposé dans de luxueux éventaires, ou détaillé en brins par les bouquetières des rues, chapeautées comme la reine Mary : « Pour votre boutonnière, sir... ».

Le paysan breton s'estime heureux de se débarrasser d'une mauvaise herbe qu'on lui paie 8 sous le kilog.

Et grâce à lui, la France exporte du Bonheur.

Mais le Bonheur — ou le porte-bonheur — ne pèse pas lourd dans les balances commerciales...

Paul Guyot.



## OPINIONS

### Comment Jérôme Tharaud travaille avec son frère Jean !

*M. André Demaison a évoqué dans les Nouvelles Littéraires, d'après ses souvenirs personnels, comment se manifeste la collaboration des deux « frères ubiquistes », dont l'aîné, Jérôme, vient triomphalement d'entrer à l'Académie :*

LE sujet bien délimité, l'ordonnance du volume une fois établie, suivent encore entre les deux frères, avec M<sup>me</sup> Jérôme Tharaud, avec quelques intimes, des conversations, des échanges de vues, des émissions de sonorités intelligentes ou sensibles, au cours desquelles se module doucement le rythme du livre naissant.

Quand ils commencent à écrire le premier chapitre — et le lecteur pourra presque toujours le découvrir dès la première page, — une musique intérieure, chère à Maurice Barrès, accompagne le balancement de la pensée dans un mouvement qui se répète jusqu'à la fin du livre telle une fugue de Bach ou de Couperin.

Alors commence l'enchantement partagé par les deux exécutants. Dans leur cabinet de travail, que ce fût jadis rue Théophile-Gautier à Neuilly, que ce soit rue Royale à Versailles, j'ai assisté à ces séances, qui échappent à la curiosité publique et à coup sûr étonnent le lecteur. Le cabinet de travail comporte une petite table, sur laquelle sont disposées des feuilles de papier format ministre ou écolier, un gros encrier, deux porte-plume et quelques notes. Il y a aussi, avec

deux ou trois fauteuils pour les amis, un grand canapé.

Si Jean — alias Charles — prend le premier la plume parce qu'il s'est levé de bonne humeur, Jérôme s'étend sur le canapé. L'écrivain écrit, le rêveur rêve. Le premier relit. Le second approuve d'un grognement ou fredonne sur un air fantaisiste la phrase qui l'a arrêté dans sa rêverie. Jean corrige, adapte, inscrit une variante, et continue.

Et l'ours progresse ainsi vers la lumière, ébouriffé certes, mais vivant, non point un ours empaillé. Lorsque Jean est fatigué, c'est Jérôme qui prend la plume tandis que son cadet se couche ou s'agite, marche, s'arrête pour regarder aux murs les sous-verre et les gravures anciennes qu'il a vus pour la millième fois et où il pense recueillir les lignes d'une tradition renouvelée.

Si bien que les manuscrits sont faits de deux écritures alternées, l'une grasse et penchée, l'autre plus fine et plus arrondie, toutes deux rapides. Rapides, pour la raison que ce premier jet des deux canaux réunis ne verra jamais tel quel le marbre de l'imprimeur.

Dire que les dix-sept ou vingt-cinq chapitres du volume s'alignent ainsi sans heurts, serait peu conforme à la vérité et, ma foi ! trop simple. On n'entend pas que des mots d'accord, des « Très bien ! » Les invectives, les interjections, les mots les plus brusques jaillissent de part et d'autre, qui rempliraient d'aise les potaches « attrapés » par leur professeur. Car les créations,



Jérôme et Jean Tharaud au Minihic-sur-Rance.

même à deux, ne vont pas sans douleur...

L'ouvrage fini, avec ses élans et ses faiblesses, ses foucades et ses lenteurs, tout est à reprendre. Jean lit. Jérôme écoute. Et *vice versa*. Ce sont alors des critiques. « Comment avons-nous pu !... » Le laminage commence. On ajoute rare-

ment de la matière. Au contraire, on épure. Les paragraphes sont lancés d'un bout à l'autre du cabinet de travail, à Versailles ou en Bretagne, telles des balles de tennis, jusqu'au moment où l'équilibre est atteint.

Puis ce sont les chapitres qui subissent ce travail du corroyeur, du

lamineur, enfin le volume tout entier assemblé en une pile assez haute de papiers.

Travail du matin, de huit heures à treize heures. L'après-midi, repos ou préparation du lendemain.

Quand tout est fini, Mme Tharaud recopie le manuscrit raturé, chargé de béquets, épinglé de notes. Elle recopie avec une large écriture appliquée d'écolier studieux. Ah ! recopier un texte ! Comme cela sert à l'épurer ! Combien de déchets ne laisse-t-on pas tomber en route !

Le sport des épreuves est plus simple. Les revues et les éditeurs en fournissent plusieurs jeux. Chacun des deux associés corrige, supprime les redites qu'accuse mieux la typographie. Les yeux aident l'oreille. Le laminage se complète par un tréfilage soigné.

Tout d'un coup Jean s'écrie : « Qu'il aille au diable ! » Il veut parler du livre. Quant au diable, dans l'espèce c'est le directeur de revue, l'éditeur et le lecteur. Le navire est lancé, armé. Qu'il vogue tout seul.

Une dernière formalité : le service de presse. Là encore le travail à deux continue. Sans tumulte. On se partage les amis et les critiques. C'est un des moments certains où s'affirment davantage les bienfaits de la collaboration.

André DEMAISON.

..

#### Chateaubriand et Nous

A propos du Chateaubriand d'André Maurois qui obtient un énorme succès, M. Louis Gillet, de l'Académie Française, a écrit :

Ce qui plaît, dans ce livre de Maurois, comme dans la belle étude de Maurice Levaillant, c'est le ton du respect, de la sympathie af-

fectueuse, de la considération, il est étrange de penser que ce sont des nouveautés. La longue vieillesse de Chateaubriand, le culte extérieur organisé autour de lui, certaines fautes politiques, et plus encore certaines aventures ou certaines escapades assez peu compatibles avec son rôle officiel de pontife ou d'idole, l'avaient laissé exposé à l'irrévérence sournoise ou déclarée des Jeune-France; les conscrits s'égayaient sous cape des faiblesses du maître comme une classe prend sa revanche de la contrainte du professeur. Le fait est que l'auteur du *Génie* offrait une prise trop facile à ce genre de critiques; il n'était que trop aisé de le prendre en flagrant délit de contradiction, et d'opposer au restaurateur des autels les innombrables peccadilles de son interminable jeunesse.

C'est un grand mérite de Maurois que d'avoir rompu avec cette tradition de dénigrement systématique (où le rigorisme de Sainte-Beuve et de Lemaitre ne paraît pas non plus dénué d'hypocrisie). Il semble qu'au bout d'un siècle les caprices de Chateaubriand aient perdu le pouvoir de nous émouvoir, ou plutôt de nous scandaliser; nous n'éprouvons plus qu'une certaine pitié à remuer ces vieilles cendres.

Louis GILLET.

..

#### Histoire de la découverte de la terre

Notre éminent compatriote, M. Charles de La Roncière, vient de commencer à la librairie Larousse, la publication, en fascicules, de l'Histoire de la Découverte de la Terre. De l'exposé de la genèse de son œuvre par l'auteur lui-même nous extrayons le passage suivant:

COMMENT et quand naquit chez moi l'idée d'écrire l'histoire de la découverte de la terre ? Sans doute, il y a dix ans. A l'instigation du Ministère des Affaires Etrangères, j'avais été représenter notre Société de Géographie au centenaire de la Société de Géographie de Berlin, ce qui me donna l'occasion d'exposer, du haut de la tribune du Reichstag, la synthèse des découvertes faites au cours du siècle écoulé. Singulière rencontre ! A peine de retour à Paris, j'étais brusquement appelé à remonter jusqu'au plus lointain passé de l'histoire de l'humanité : le roi Fouad, ce grand animateur du mouvement scientifique dans son pays, me demandait d'étudier, pour la publier, la *Géographie de l'Égypte à travers les âges*. Du temps des Pharaons, l'orbe des connaissances allait du bassin méditerranéen et de l'Euphrate à la côte des Somalis et à l'Océan Atlantique. Les momies des personnages de marque à la Côte d'Ivoire n'ont-elles pas, comme celles des Égyptiens, les yeux et la bouche recouverts de feuilles d'or ? Comme la sépulture égyptienne, la tombe baoulé comporte la salle d'audience où le double du défunt vient s'asseoir. Les Phéniciens, au reste, ces rouliers des mers que les Pharaons avaient à leur service, allaient par mer jusqu'au « Char des dieux » du Cameroun, au fond du golfe de Guinée.

Tout de suite, j'eus l'impression qu'il n'y avait rien de constant dans la progression de la découverte de la terre. C'était une succession de bonds, suivis de violents reculs. Des lueurs sur les pays lointains s'allumaient çà et là, puis s'éteignaient tour à tour. Le flam-

beau des connaissances géographiques passait de main en main, sans s'arrêter, sans se fixer. Les savants grecs, en s'aidant de l'astronomie, avaient bien déterminé en longitude et latitude la position des pays pour lesquels Hérodote avait brossé un panorama de géographie humaine ; mais les Romains, en faisant de Rome, dans leurs cartes murales le centre du monde, avaient délaissé méridiens et parallèles pour s'en tenir à la base flottante des itinéraires.

Les centres des connaissances se déplaçaient sans cesse. Lors des conquêtes d'Alexandre, la Grèce et l'Asie avaient rejoint dans l'Inde leurs antennes. Avec Rome, l'intérêt se porta sur les rives des lacs romains, la Méditerranée et la Manche. Puis son empire ayant succombé sous la poussée des Barbares, une puissance nouvelle surgit : l'islam partit à la conquête du monde dans une marche foudroyante qui le mena de l'Arabie à l'Espagne et à la Chine. Secondé par une nombreuse équipe d'explorateurs, un grand seigneur musulman, Edrisi enregistra les progrès dans un monumental traité géographique enrichi de cartes.

Mais deux catastrophes survinrent, la Guerre de Cent ans et le Grand Schisme d'Occident, qui mirent fin à cette expansion des connaissances géographiques. Une convulsion de la nature, d'autre part, une glaciation subite, supprima d'un seul coup la colonisation scandinave du Groënland, vieille de quatre siècles. Les cadavres exhumés naguère d'une ville morte du Groënland étaient vêtus à la mode du temps du roi Charles VI.

Charles DE LA RONCIÈRE.

## CEUX QUI SONT PARTIS

Henri d'Yvignac

*In memoriam*  
Le mois dernier est décédé à Paris l'un des écrivains qui ont, dans leur sphère, le plus travaillé pour la Bretagne.

M. Henri d'Yvignac n'était pas d'une santé robuste. Il s'extériorisait peu. On ne le rencontrait pas dans les cénacles et les groupes bretons. Son talent, qui était grand, se complaisait et se développait dans une atmosphère intime, faite de silence et de simplicité. Mais de temps à autre, comme un brusque éclair, une œuvre nouvelle appelait derechef l'attention sur lui.

Il était d'origine dinanaise par sa famille et il portait en lui — un de ses ancêtres avait signé, en 1379, le pacte de fidélité au duc Jean IV, jurant de défendre le droit breton — comme l'a fort bien dit M. Camille Le Mercier d'Erm, « l'atavique nostalgie du pays perdu », du pays où il aurait dû voir le jour. Et c'est pourquoi son œuvre est, dans sa majeure partie, demeurée bretonne.

Dans ses premiers vers, qui parurent en 1906 dans *l'Hermine*, déjà perce dans chaque strophe le poète délicat, sentimental, imprégné de cet amour breton que Renan incarnait dans Brizeux, auquel Joseph Bédier ne veut pas croire, mais dont André Maurois affirme « la fatale soudaineté ». Il est vrai que c'est une âme de vingt ans qui s'exprime et qui chante.

Ces premiers pas furent suivis de beaucoup d'autres. Tous étaient une affirmation nouvelle d'une puissance lyrique, qui n'a cessé de se

manifeste pendant plus de 30 ans. En 1913 Charles Le Goffic préfaga ses poésies de jeunesse liées en bouquet sous le titre évocateur : « *La Quenouille enrubannée* ».

Ce furent ensuite un petit roman plein de charme « *J'avais une Maraine* », simple conte de l'époque de la guerre ; « *Un petit cœur américain* » honoré du prix Balzac, puis « *La Mercante* » où s'évoquaient en traits fort nets l'apreté de certains affairistes d'après-guerre ; *Le Cœur et la Chair* ; *Le Cœur est Maître* ; *la Perle noire* ; *Amour maître du monde* ; *J'ai tué pour vous*.

Henri d'Yvignac n'était pas seulement un romancier, un conteur, un essayiste, l'histoire le passionnait également. Ses ouvrages : « *Les Bretons et l'indépendance américaine* », « *l'Eminence grise* », « *Les tableaux du règne de Louis XVI* » sont parmi ceux qu'il est toujours utile de consulter.

Henri d'Yvignac, par la suite, devint le directeur de la firme d'éditions « *Les Géméaux* ». Celle-ci était accueillante aux jeunes écrivains et aux poètes. Plus de 200 volumes divers ont porté partout un renom qu'appuyait encore la revue « *Le Verbe* », dirigée par le poète André Romane.

Voilà ce qu'était l'homme qui disparaît à peine quinquagénaire, après avoir consacré sa vie aux lettres, aux arts et à la Bretagne. Ceux qui le connaissaient l'estimaient et l'aimaient. C'est en plus de celui que l'on peut faire de son talent, le meilleur des éloges.

N. D.

— L'ACADÉMIE DE BRETAGNE A CÉLÉBRÉ, A GROIX, LE CINQUANTENAIRE DU BARDE JEAN-PIERRE CALLOCH. — Le 11 novembre 1938, l'Académie de Bretagne, en union avec les Anciens Combattants et la Municipalité de Groix, célébrait, en son Ile natale, « noir » au milieu de la mer verte », le cinquantenaire de la naissance du grand poète-soldat, Jean-Pierre Calloch.

Un vrai temps de loup de mer; la tempête roulait par les coureux, poussant des vagues énormes, et c'est dans la rafale que les compatriotes du poète d'« A genoux » et ses admirateurs fidèles se rassemblèrent.

Derrière les croix paroissiales, les drapeaux, les gerbes et les couronnes portées par les enfants des écoles, on reconnaissait M. Firmin Tristan, le distingué député-maire de Groix, M.

le capitaine Le Franc, président des Anciens Combattants; M. l'abbé Hors, recteur de l'Ile; le R. P. Damase, des Capucins de Lorient, etc... M. Le Gall, notre bon confrère lorientais, rédacteur à *L'Ouest-Eclair*, s'était chargé de déposer une palme au nom de l'Académie de Bretagne sur la tombe du héros celt.

M. le capitaine Le Franc prononga une allocution vibrante: « Au nom des Anciens Combattants, des veuves de guerre, des pupilles de la nation, j'adresse mes bien sincères remerciements à l'Académie de Bretagne et à *L'Ouest-Eclair*, qui ont droit à toute notre reconnaissance pour avoir rappelé que le nom de Jean-Pierre Calloch était toujours à l'honneur. »

Grandiose, simple et émouvante manifestation en mémoire d'une des plus pures gloires bretonnes.



Sur la tombe de Calloch, le 11 novembre 1938.

## Les Lettres et les Arts

— LE CENTENAIRE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, A PARIS. — Le dimanche 7 août, l'Académie de Bretagne célébrait magnifiquement à Saint-Brieuc le centenaire de la naissance de Villiers de l'Isle-Adam.

Le 7 novembre dernier, à Paris, on évoqua, sur l'initiative de notre confrère *Le Goëland*, la vaine science de poésie et d'art de la Côte d'Emeraude, la mémoire du grand méconnu des *Contes Cruels* et de *Tribulat Bonhomme*. Si sa Bretagne natale avait vu éclore ses rêves, c'est à Paris, dans la misère et l'amertume, que son talent s'est farouchement épanoui.

Tout un programme de pieuse réparation avait été établi, et se déroula dans l'atmosphère même où Villiers portait son idéal et son hautain isolement. En dehors d'une commémoration Villiers à la T. S. F., rendez-vous fut pris par le comité, en pleine vie parisienne, et une courte cérémonie réunît les officiels, les amis et les administrateurs de Villiers devant le 45 de la rue Fontaine, un des innombrables logis où il fit étape, de 1888 à 1889, sur les routes de la bohème.

Il y avait là M. Boissière, vice-président du conseil municipal, Mme Rachilde, M. Marcel Longuet, l'exécuteur testamentaire de Villiers, M. Théophile Briant, directeur du *Goëland*, MM. Guy-Charles Cros, Saint-Georges de Bouhélier, René de Berval, etc... M. le comte de Mazières, qui habite Bruxelles, représentait la famille de Villiers de l'Isle-Adam.

Le lundi, au Père-Lachaise, sur la tombe du poète, on déposa une gerbe de fleurs, pendant que Laroche, qui fut l'interprète d'*Azel*, récitait *l'Incantation à la nuit, de l'Ève future*.

A la librairie Courville enfin, les fervents de l'iconographie purent admirer des portraits, des livres rares, des lettres, des manuscrits, tout une documentation précieuse sur la vie et l'œuvre du grand breton.

— LE PRIX DE POÉSIE DU « GOËLAND ». — Pour la deuxième fois, notre sympathique confrère « *Le Goëland* », décernait, le samedi 3 décembre dernier, son prix annuel de poésie.



J.-R. Thomé, prix de poésie du *Goëland* 1939.

Ce fut l'occasion d'agapes fraternelles, au restaurant Gadby, à Rennes, les membres du jury ayant répondu à la délicate invitation de M. Pierre Artur, directeur général de *L'Ouest-Eclair*, assisté de M. Paul Desgrées du Loû.

Autour du bon maître Saint-Pol-Roux, plus que jamais le magnifique, Madame Germaine Beaumont, la merveilleuse styliste que double un chroniqueur pertinent, et M. Jean des Cognets, le chevalier des lettres bretonnes, s'étaient rendu à l'appel de



Le déjeuner du *Goéland*. De droite à gauche : Le Maître Saint-Pol-Roux, M<sup>me</sup> Germaine Beaumont, M. Jean des Cognets, Florian Le Roy, M. Gobled, M. Cressard, M. Paul Desgrées du Loû, M. Pierre Artur, M. Th. Briant.

Théophile Briant, l'ardent directeur du *Goéland*.

Parmi les convives, on comptait aussi notre rédacteur en chef Florian Le Roy, et M. Gobled, l'excellent libraire rennais.

Chère délicate, vins choisis, belle humeur, de quoi prédisposer un jury à l'indulgence et à la compréhension.

Finalement ce fut à M. Jules-René Thomé qu'alla, pour son manuscrit « *Poèmes* », le prix de poésie du *Goéland* 1938.

Mme Jean Sandelion et M. Marcel Millet se partageront le prix du meilleur poème, avec une mention pour Pierre Louÿs, Louis Jardy, A. Messiaen, P.-A. Robic et Alberte Caupenne.

Le lauréat, M. J.-R. Thomé, est un ardennais devenu parisien.

— **L'EXPOSITION DES SEIZ-BREUR.** — Les bretons de Paris ont eu, en novembre une heureuse surprise: celle d'une Exposition du groupe Seiz-Breur. Exposition d'ailleurs toute synthétique où chaque époque, nous dirions mieux, chaque étape de cette société extrêmement vivante, était représentée par un plan, un objet, une inscription pris parmi

beaucoup d'autres choses que les dimensions de la salle cependant imposantes n'auraient pu permettre de montrer.

On a beaucoup dit et souvent médit de cette association et de son dynamisme qui, dans une époque où trop de gens somnolent, a pu être pris par certains, parfois mal intentionnés, pour ce qu'on appelle de l'accaparement.

Eh quoi! Va-t-on chicaner ces artistes et ces artisans, ces littérateurs, ces architectes, ces musiciens, ces économistes même d'aimer la vie et d'être vivants, d'être comme ils aimèrent à se nommer « bretons de la Bretagne vivante »?

Sans doute ont-ils parfois, dans leur action été quelque peu brusques, quelque peu violents. Sans doute, leur énergie et leur incessante marche en avant a-t-elle housculé bien des usages ou des conceptions établies et basées sur la « tradition », tradition qui n'est que trop souvent le parent béni d'un doux farniente.

Mais qu'importe, comme disait l'un d'eux, qu'importe: « rien ne compte d'autre que le but à atteindre. »

Lorsque nous nous sommes fixé un

but, nous mettons tout en œuvre pour l'atteindre, rien ne peut nous rebuter, ni les échecs ni les défections de ceux qui ne se sentent pas « l'estomac » pour continuer le chemin avec nous.

Notre devise? elle est parlante: c'est un vers d'un des nôtres, de Youenn Drezen dans « Kan da gonog »:

*Neira na den, ne vir ouzimp Kerzont war du ar pal.*

Rien ni personne ne nous empêchera de marcher vers le but!

C'était cette belle devise que les Seiz-Breur avaient clouée à la proue du pavillon de Bretagne à l'Exposition de 1937, sur cette magnifique colonne dont le souvenir est rappelé à leur exposition par un beau dessin.

En entrant, une inscription nous rappelle les diverses étapes franchies par Seiz-Breur depuis sa fondation en 1923.

Cette année-là, se retrouvaient au Folgoët quelques-uns de ceux qui devaient devenir les premiers Seiz-Breur et, parmi eux, Jeanne Malivel.

Depuis deux ans déjà Creston et Malivel, en correspondance tous deux, rêvaient de créer un mouvement artistique et en tout premier lieu, Creston réclamait la participation de la Bretagne à l'Exposition des Arts décoratifs. Aux portes auxquelles il avait frappé pour obtenir des concours et, en particulier, à celle du grand druide actuel, il n'avait trouvé que des encouragements ou des phrases comme celle-ci: « A quoi bon... la Bretagne se meurt... »

Dire ce que furent les difficultés auxquelles ils se heurtèrent pour débiter et principalement pour « faire figure » à l'Exposition de 1925 dans le pavillon breton nous entraînerait trop loin.

Mais il est une petite énigme que nous avons demandé à l'un d'eux d'éclaircir pour nous.

« D'où vient donc le titre « Seiz-Breur » que vous avez choisi? »

« Oh, c'est bien simple, nous a-t-il répondu, Malivel venait d'écrire une

légende en vers gallos, la légende des Sept Frères.

« Il y avait une fé sept frères... » Nous avons pris cela comme titre. Et puis ça symbolisait pour nous l'union de tous dans une même fraternité. Enfin, c'était le symbole aussi de l'union de toutes les provinces bretonnes sous le signe des sept fondateurs de la Bretagne: Corentin, Malo, Tugdual, Patern, etc... »

La participation des « Seiz-Breur » à l'Exposition de 1925 devait avoir un lendemain.

Alors que beaucoup, après cet effort, se reposaient sur leurs lauriers, alors que des comités hétéroclites, sitôt terminée l'exposition, entraient dans un sommeil qui menace d'être éternel, les Seiz-Breur continuaient leur effort. Malivel venait de mourir. Robin venait d'apporter ses jeunes forces, son enthousiasme et son magnifique talent trop tôt brisé aux Seiz-Breur.

« Dix ans de travail, disaient-ils en 1927, et nous atteindrons nos premiers buts. »

Ils ont tenu parole. En 1937, la part que prirent les Seiz-Breur au Pavillon breton fut considérable. Ce sont eux qui ont donné « l'esprit » moderne et breton au Pavillon.

Hors la colonne, on leur doit les magnifiques photos-montages de salles du tourisme et des activités et cet inventaire qui fut une révélation, pour beaucoup, des richesses de la Bretagne.

L'esprit de la salle de la Pensée s'ils ne l'ont pas directement traité, c'est à eux cependant que l'on doit les données du concours qui déterminèrent les grandes lignes de cette ornementation. Dans l'artisanat, le mobilier, la salle de pêche, partout, on retrouve leur marque et leur esprit.

1937! « Nos buts sont atteints, nous continuons maintenant car nous en avons d'autres à atteindre. Dix ans encore... et nous réaliserons ce que nous nous sommes promis de réaliser » nous disait un Seiz-Breur le

jour du vernissage de leur exposition. On pouvait, en effet, être sûr que les Seiz-Breuer n'avaient pas l'intention de s'endormir en voyant les projets (ou tout au moins ceux qu'ils ont bien voulu montrer, car nous croyons savoir qu'ils en ont d'autres dont ils ne parlent pas), qu'ils ont établis : Livres, illustration, décoration, plans d'architecture etc., etc.

Ce qui nous a été montré, ce sont, cette fois, surtout des livres, de magnifiques livres en breton, écrits par les membres de Seiz-Breuer, tels que Drezen avec « Itron Varia Garmez ».

Les Mabinogions; un alphabet extrêmement gai, et qui fera la joie des petits bretonnants. Les histoires merveilleuses de la sirène Bigoudi et de son compagnon Pesket, des études économiques et sociales, des reliures de prix, des enluminures précieuses, des bois gravés sur la légende du Folgoët et des images de pardon.

Puis des toiles tissées, des broderies, des dentelles, un projet de journal de modes bretonnes, des bois pour une Histoire de Bretagne, des affiches splendides et aussi quelques toiles solides de quelques membres du groupe.

Enfin, après d'amusants dioramas et de très beaux costumes et décors de théâtre, des manuscrits d'auteurs du groupe, des magnifiques façades de meubles bretons de Sébilleau.

Les Seiz-Breuer ? Ils ne sont pas sept, mais bien plus que cela...

Leurs noms ?

Des écrivains : Drezen, Abeozen, Audé, Florian Le Roy, et ceux qui ne sont plus et dont leurs amis conservent pieusement la mémoire, Jakez Riou et Y. Sohier. Des musiciens : Paul Ladmirault et Yvette Brelet. Des pédagogues comme Kerlan, des décorateurs comme Moitreau, Creston, Péron, Suzanne Creston, Has, Sébilleau. Des peintres comme Yan et Delanglais; des sculpteurs comme Le Louet et Mazuet, des artisans comme Planeix, Le Berre, Rivière; des économistes et sociologues comme Kervran et Germaine Jouan; des architectes com-

me Batillat et Penher, doublé, ce dernier, d'un peintre de grand talent.

Et Seiz-Breuer, va paraît-il, s'agrandir, ouvrir ses portes à d'autres artistes, à tous ceux qui en plus d'un talent sûr, auront au cœur la foi qu'ont les Seiz-Breuer, la foi invincible dans les destinées de leur pays.

Avec la devise qu'ils se sont donnée, nous pouvons, sans crainte prédire aux Seiz-Breuer longue vie et succès certain. — J.-E. H.

— **NOTES D'ART.** — Zanic et Armel Beaufls, nos sympathiques compatriotes ont exposé de magistrales sculptures et des portraits d'enfants à une exposition d'art religieux dont le vernissage a eu lieu le samedi 10 décembre, à l'hôtel de Madame Nozal, 52, rue du Ranelagh.

— **LA PETITE MADAME FAUVEL.** par Anne HARDOÛIN (René Debresse, éd. Paris). — Une simple histoire de guerre, les simples petites aventures de l'arrière, entre 1914 et 1918, parmi les médecins, les infirmières, les blessés et les absents. Une « petite madame » a profité du relâchement général pour s'émanciper; veuve, elle pourrait connaître le bonheur, mais le passé est toujours vivant, et la fameuse épidémie de « grippe espagnole » lui assurera une fin romantique. Sujet banal, mais n'est-ce pas avec la vie toute crue qu'on fait les meilleurs romans ?

Madame Anne Hardoûin conte joliment; elle sait faire revivre ses personnages, et, surtout, elle dispose d'un style pur et charmant.

— **UNE DÉCORATION DE Mme GUYON-LIZER.** — Madame Madeleine Guyon-Lizer vient de terminer la décoration de l'hôtel d'Angleterre, à Saint-Brieuc.

Au-dessus du porche d'entrée, une fresque symbolise l'accueil de la Bretagne, et son pittoresque.

Dans l'estaminet, une grande composition décorative évoque la banlieue maritime de Saint-Brieuc, le port du Légué et les côtes de Saint-Laurent.



Madame Guyon-Lizer : Décoration.

La matière est délicate, le trait sûr, l'échelle puissante. Mme Guyon-Lizer a affirmé là qu'elle était en plein épanouissement de son talent.

— L'Opéra vient de reprendre avec un très vif succès: *Le Rouet d'Armor*, légende chorégraphique avec soli et chœurs, dont le scénario, inspiré d'un conte de M. Michel Geistdoerfer, et la partition sont de notre compatriote Adolphe Piriou. Les premières représentations, en février 1936, n'avaient pas donné, quant à la mise en scène, toute satisfaction à l'auteur. On a, depuis, mis au point, et dans un sens très heureux, soigné la chorégraphie. Les deux actes se déroulent dans un décor de notre compatriote M. Ventrillon, merveilleusement adapté. Le public choisi qui, à plusieurs reprises, depuis, a assisté au *Rouet d'Armor*,

n'a jamais manqué d'applaudir l'admirable musique qui enveloppe cette œuvre puissante et poétique où s'évoque une atmosphère bretonne dégagée de toute convention et de tout le faux pittoresque, si préjudiciable au véritable esprit traditionnel, à l'âme même de l'Armorique. Toutes nos félicitations à M. Adolphe Piriou.

— Mlle Odette de Puygodeau, notre compatriote croisicaise, qui, en compagnie de Mlle Marion Senones, de Rennes, a, par deux fois, traversé le Sahara, et publié: *Pieds nus à travers la Mauritanie*, couronné par l'Académie Française, vient de se voir décerner par la Société de Géographie commerciale et d'Etudes coloniales, la médaille Duchesne-Fournet. C'est la première fois que cette médaille est décernée à une femme.

## LA PAGE DU CHERCHEUR

### Questions

- 31<sup>a</sup>) *N'y a-t-il pas eu une tentative d'évangélisation de la part du protestantisme, à Broons (C.-du-N.) ?*
- 32<sup>a</sup>) *Quelles familles représentent dans les galeries de Versailles la noblesse chevaleresque bretonne ?*
- 33<sup>a</sup>) *Une Nantaise ne devint-elle pas, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sultane valide ?*
- 34<sup>a</sup>) *Quel fut le premier Cardinal de Rennes ?*

..

### Réponses aux questions posées dans nos précédents numéros :

27) *Quelles sont les origines de la cathédrale de Dol ?*

R. — La cathédrale de Dol est l'édifice religieux le plus important du département d'Ille-et-Vilaine. La première cathédrale dans laquelle Nominoë se fit couronner roi de Bretagne en 847, n'a laissé aucune trace. Deux vestiges de la construction qui la remplaça au XI<sup>e</sup> siècle sont encore visibles : le bas du pignon ouest et les grosses colonnes de la nef. Incendiée en 1203 après la prise de Dol par Jean-sans-Terre, cette deuxième cathédrale fut remplacée par le monument actuel qui se compose d'une nef, de deux collatéraux, d'un transept et d'un chœur à chevet droit avec un déambulatoire entouré de neuf chapelles. Son architecture est de style nettement normand.

28) *Où était exactement situé le pays des Diablantes ?*

R. — Il y a eu bien des controverses au sujet de cette « civitas » de la Troisième Lyonnaise. On a voulu lui donner Aleth pour capitale, circonscrivant ainsi dans la région malouine le pays des Diablantes. On croit communément aujourd'hui qu'il faut le reporter dans le Bas-Maine, autour de Jublains (Mayenne).

29) *Chapelain, l'auteur de la Pucelle, n'était-il pas breton ?*

R. — Chapelain lui-même naquit à Paris au mois de septembre 1595, d'un notaire au Châtelet, mais sa famille était originaire de l'évêché de Tréguier. Les Chapelain, seigneurs de Kérézoult, en Ploumilliau, portaient d'argent à trois bandes de gueules au franc canton de même chargé d'une étoile d'argent. Ils vendirent leur manoir au XVII<sup>e</sup> mais le grand-père de l'écrivain s'en était déjà allé échouer en Beauce, puis à Paris.

30) *Quelle est l'origine des comices agricoles en Bretagne ?*

R. — En 1757, les Etats de Bretagne fondèrent la Société d'Agriculture, de Commerce et des Arts de la Province de Bretagne, première institution agricole de la région; dans chacun des neuf évêchés, un bureau de la Société correspondait avec le bureau central, établi à Rennes.

Après la Restauration, seulement, M. de Lorgeril devint le véritable initiateur et fondateur des Comices agricoles. En 1836, les cantons ruraux suivaient l'exemple des chefs-lieu de département et d'arrondissement, et organisaient chacun leur comice.

## TABLE DES MATIÈRES

A	
Actualité d'une littérature provinciale. (P.-G. Le Fric)	189
A Dieu vat	90
Ah ! la mer, la mer	16
Airs villageois, poésies (Louisa Paulin)	200
Amazones (les) de la Chouannerie (de Th. Briant)	287
Ambigu (un) au Château des Granges-Godins (S. Collin)	69- 92
Amies de Brizeux (les) (Y. Le Diberder)	149
Amiral (!) Le Bigot. (Claude Farrère)	9
Amour (!) c'est le soleil	108
Amour (le plus bel) (Jean des Cognets)	45
Amour de clerc (A. Le Braz)	247
A propos de « La Révolte » (Marcel Longuet)	156
A qui la mer ?	312
Art (!) décoratif breton (Guy Le Floch)	227
Au bord de la mer, poème (Villiers de l'Isle-Adam)	73
Au temps de l'Hermine (F.-M. Luzel)	238
Autographe (un) de Villiers de l'Isle-Adam	194

### B

Bal (le) réglementé	103
Barberac, conte (Bernard Roy)	97
Beauvils (Paul) O.-L. Aubert	83
Bernard Roy (Fernand Fleuret)	278
Bigoudène. Poésie (L. Delarue-Mardrus)	179
Bleuet (un) (par le chanoine Le Douarec)	123
Bloc (le) breton (Hoël)	346
Bonne année, par O.-L. Aubert	135
Bréchal, l'île rose (A. Paul Beauvils)	100
Bretagne est univers. (Poème Saint-Pol-Roux)	339
Bretagne (d'André Dumas)	280
Bretagne, poésie (L. Delarue-Mardrus)	2
Bretagne de demain (O.-L. Aubert)	197
Bretagne que de sottises...	199
Bretagne 38 (par R.-Y. Creston, Jouan et Peron)	124
Bretons et Juifs	41
Brevet (Emile) (O.-L. A.)	51
Broussais (D' Larcher)	382

### C

Calloc'h (Cinquanteaire de), à Groix	136
Camping (O.-L. Aubert)	202
Centenaire (le) de Villiers de l'Isle-Adam	146
Cercles Celtiques (O.-L. Aubert)	156
Champion du monde	341
Chants de la brume et du soleil (de P. de la Condamine)	57
Château (le) de Tiffauges (J. Pohier)	343
Chateaubriand (par André Maurois)	126
Chateaubriand aux pommes	299
Chateaubriand et la Famille de Tremouhan	290
Chevalier (le) au Graal (conte) (Guy Le Floch)	353
Chevelure (la) dorée, par G.-Ch. Toussaint	318
Cinquante ans (les) de J.-P. Calloc'h	166
Clos-Poulet (le) (Germaine Beaumont)	140
Collin (Charles-Auguste) (par Sannier)	161
Colonel (le) Picot	153
Comédiens Routiers (Hoël)	12
Comment Duzou-selin fut bouilli après sa mort	138
Comment naquirent les Chouans (C. L.)	379
Concarneau (Poésie) (L. Delarue-Mardrus)	194

Concurrence désastreuse (Hoël) .....	61
Contre les salisseurs (Hoël) .....	89
Cormeaux, Saint de Bretagne. (H. P.) .....	157
Coupey (Augusta) (M. D.) .....	27
Crépuscule (Poésie) (Louis Boivin) .....	60
Croisière blanche (la) (de Roger Vercelet) .....	79
Croquemitaine (le) malouin .....	194
D	
Dame (la) blanche vous regarde (C. L.) .....	90
Dame (la) qui ne dort jamais .....	134
De qui est-ce ? .....	72
Dernière croisière de Charcot (A. Dupouy) .....	333
Deux Ténors bretons .....	318
Duc, cherche tes chiens .....	63
Dumas (André), poète breton .....	359
E	
Eaux (les) redeviennent vivantes .....	282
Eglise des Toussaints à Rennes (l') .....	316
Elorn (l') (François Ménez) .....	33
Emile Ernault (J. S.) .....	18
Eminence (l') grise en Bretagne .....	90
Enfances (les) de Villiers (Florin Le Roy) .....	203
Entrée à Bénodet (André Suarès) .....	87
Equinoxes, de Claude Dervenn .....	142
F	
Facilité (la) musicale de Villiers de l'Isle-Adam (Jean de La Vadende) .....	336
Faiseur d'hommes (le) (par E. de Vulpian) .....	143
Familles d'Académiciens .....	42
Fédération (à la) des Cercles Celtiques .....	298
Fées (les) ont peur des autos et des cars. (Claude Dervenn) .....	76
Fêtes (les) du Centenaire de Villiers à Saint-Brieuc (F. Le Roy) .....	251
François Valentin .....	63
G	
Géographie historique des Côtes-du-Nord (par F. de la Messelière) .....	111
Gourzuff (Olivier de) .....	324
Grands (les) tumulus néolithiques de la Côte Morbihannaise (A. Goichon) .....	143
Gwenn ha Du (de Ronan Caouissin) .....	143
H	
Haute-Bretagne (la) (Jacques Levrion) .....	109-127
Hélène Jégado .....	9
Histoire de Trésors .....	153
Hors-d'œuvre de Roi .....	12
I	
He (l') d'Illice (Jean Sannier) .....	86
Il n'est jamais trop tard .....	64
Il y a vingt-cinq ans .....	194
Inspiration (l') dans l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam (Théophile Briant) .....	240
Itinéraires de Bretagne (par Maurice Lannou) .....	302
J	
Jacob (J.-P.) .....	323
Jacob (M <sup>ax</sup> ) Collégien (René Villard) .....	107
Jarry (Alfred) (Jacques Levrion) .....	115
Jean des vieilles lunes (par B. Roy) .....	301
Jean d'Udine, maître des rythmes (Ch. Chassé) .....	157
Jeanne Jugan .....	124

Jeunesse (la) de Paul-Féval à Rennes (par J. Baudry) .....	143
José-le-Dieu (conte) (M. et J. Sevenne) .....	326
Jusants (poésie) (Claude Dervenn) .....	122
L	
La Fayette... Franklin .....	67
Langoustes, homards et crabes (Ch. Chassé) .....	78
Lanrivén, par G.-Ch. Toussaint .....	354
Le Bozec (Jules-Charles) (O.-L. Aubert) .....	147
Legoff (Elie) .....	165
Le Gontiec (Jean-François) (D' L. Dujardin) .....	307
Le Roy (Abbé) .....	165
Le Trocquer Yves (O.-L. Aubert) .....	65
Lucie Delarue-Mardrus en Bretagne .....	278
M	
Maison (la) de la Province (O.-L. Aubert) .....	50
Malo Renault .....	196
Manants du Roi (de J. de la Varende) .....	342
Marot de la Garaye .....	10
Maurin (Madeleine) (E.-B.) .....	324
Meriel Bussy (André) .....	338
Merlant Francis (N.-D.) .....	163
Michellet (V.-E.) (J. B.) .....	42
Midi Marin (poésie) (M.-A. Dagnet) .....	192
Miracle (le) du cierge (conte) André Le Marchand) .....	21
Moigno (Abbé) .....	169
Mona, par Jacques Riou .....	369
Mort du Berger (de Saint-Pol-Roux) .....	341
Morholt (le) de l'île Tristan. (Hoël) .....	355
N	
Navigateurs solitaires .....	154
Noël Cordon (O.-L. Aubert) .....	195
Noël, par Max Jacob .....	361
Notre Maître Tripou (par J.-E. Benech) .....	302
O	
Oubliés (les) et les dédaignés (André Billy) .....	141
P	
Pays (le) nantais (par G. Gabory) .....	198
Père Eternel (le) va-t-il disparaître .....	155
Petit (un) Carnac: Saint-Just, par F.-C. Delalande .....	363
Petite (la) Madame Fauvel (par Mme A. Hardouin) .....	386
Planisphère (un) breton .....	343
Plessis (Frédéric) (Auguste Dupouy) .....	3
Pointe-du-Raz (L. Delarue-Mardrus) .....	279
Porhoët (le) (Claude Dervenn) .....	119
Porte (la) du verger (par Henri Pourrat) .....	301
Portrait (le) de Renan (J. des Cognets) .....	168
Pour dire qu'il y a des pommes... (Hoël) .....	281
Pour sauver le Folklore (Hoël) .....	315
Pour un Conservatoire de la musique et des danses (P.-Y. Sébillot) .....	56
Préférence (Poésie) (M.-A. Dagnet) .....	192
Presbytère (un) breton (Villiers de l'Isle-Adam) .....	230
Princesse (la) aux Perles (par Mme la baronne Sureouf) .....	302
Prisonniers (les) de Malagra (par G. Aubrée) .....	301
Promoteur (un) .....	317

R	
Redressement (le) par l'esprit (O.-L. Aubert)	306
Remède (le) des quatre chapeaux	64
Renan et l'Italie (Aug. Dupouy)	130
Réponse (la) de Chapelain	62
Réveil (poésie) (Villiers de l'Isle-Adam)	219
Rèves inventés	12
Robida (Camille)	20
Rosalie Léon, princesse russe (Jean Vougay)	170
Route (la) du gui, par Paul Guyot	374
Routes touristiques (D <sup>r</sup> Pierre Even)	77

S	
Saint-Briac-sur-Mer	125
Saint-Malo (de) à Québec	105
Saint Yves, étudiant (de M. E. Campion)	142
Saint Yves (de M. Masseron)	111
Sainte Croix de Montbrun (la) (Florian Le Roy)	283
Saints (les) bretons (par A. Le Braz)	198
Saints de Bretagne (O. de Gourguff)	319
Sauvage-Jousse (Jo)	339
Séché (Léon) (J. Pohier)	275
Secret (le) des compagnons (par Henri Pourrat)	111
Seiz-Breur (exposition)	384
Sir Robert Mond	321
Sorcier vert (le) (de J. de la Varende)	300
Sur la côte Nord du Finistère, poésie (F. Plessis)	8
Sur la côte romantique (Robert Cornilleau)	337

T	
Tbaraud (Jérôme, de l'Académie Française, et Jean)	357
Tiercelin, Le Braz et Luzel (P. B.)	13
Tintaeel	91
Tourisme (le) et le redressement (O.-L. Aubert)	82
Toussaint (G.-Ch.), par Mme J. Perdriel-Vaissière	106-349
Trait d'Union (O.-L. Aubert)	26
T. S. F. (la) et la littérature touristique (O.-L. Aubert)	274

U	
Une nuit dans sa maison (M.-P. Salonne)	110
Unité (l') bretonne (O.-L. Aubert)	114
Utilité (l') de la lecture (Hoël)	194

V	
Venise (la) de l'Ouest (Jean Maréze)	141
Vercel (Roger), chevalier de la Légion d'honneur	36
Véritable (la) de la Dame de Montsoreau (de J. Levron)	301
Verlaine (à propos de Paul) (J. des Cognets)	335
Victor-Emile Michelet et le premier Comité Villiers (R. Martineau)	215
Vieux saints nationaux (F. Menez)	75
Vieux souvenirs bas-bretons (de L. Le Guenneq)	181
Villierabel (Mgr A. de la) (N. D.)	17
Villiers écrivain complot (E. de Rougemont)	220
Villiers et le symbolisme (Ch. Chassé)	224
Villiers (un) de l'Isle-Adam inconnu	282
Vos yeux (poésie) (Ch. Le Goffic)	85
Voyageur (le) (poésie) (Anne Hardouin)	152

X Y Z	
Yvignac (Henri d')	381
Zone (la) Jacquinet	316

## Répertoire des Hôtels et Restaurants de Bretagne

NOMS ET ADRESSES	T.	Chambres	Pen- sion	Prix des repas
<b>RENNES</b>				
Grand Hôtel Duguesclin et Terminus 2, place de la Gare	37-01	50 ch. dep. 16		4, 36, 16.
<b>LES ROSAIRES</b>				
Hôtel Rosaria	2	50 ch. 35/60	50/70	5, 18, 18.
<b>GOUAREC</b>				
Hôtel du Diavot	3	20 ch. dep. 13	38/30	3, 12, 14.
<b>QUINTIN</b>				
Restaurant Brouté-Courtel	82	16 ch. 8/10	15/20	8, 10.
<b>LOBIENT</b>				
Bras <sup>tes</sup> de l'Univers, r. de la Comédie	0-52	Prix fixes et cartes. Traiteur.		
<b>BINIC</b>				
Hôtel-Restaurant du Marché	9		25/30	2,50, 10, 10.
<b>PAIMPOL</b>				
Hôtel Lucas, face gare, tout confort.	55	40 ch. dep. 12	30/35	3, 12, 12.
<b>PERROS-GUIREC (Trestraou, Trestrignel, Ploumanach)</b>				
Grand Hôtel-des-Bains (Trestraou)	8	80 ch. 20/40	32/50	5, 15, 18.
Celtic-Hôtel	20	90 ch. 15/40	35/55	4, 15, 18.
Pitmania-Hôtel	100	50 ch. 15/40	30/50	4, 15, 18.
Grand Garage de Plages, A. Tardivel	35	Agence Renault. Excursions cars.		
<b>TREBEURDEN</b>				
Grand Hôtel Bellevue	5	100 ch. 15/45	30/75	4, 15, 15.
<b>SAINT-BRIEU</b>				
Central-Hôtel	6-56	15 ch. 15/25	35/40	4, 12, 12.
<b>SAINT-QUAY-PORTBIEUX</b>				
Hôtel Mouton-Blanc conf. sur le port.	22	20 ch. dep. 12	35/40	3, 12, 15.

S. N. C. F. - RÉGION DE L'OUEST

**La nuit...**

des lits-toilette avec draps ou des couchettes vous permettent de voyager confortablement aux prix suivants :

<b>ENSEMBLE DU RÉSEAU</b>	Du 6 Octobre au 30 Juin	Du 1 <sup>er</sup> Juillet au 5 Octobre
LITS-TOILETTE. . . . .	55 fr.	75 fr.
COUCHETTES 1 <sup>re</sup> classe.	25 fr.	30 fr.
— 2 <sup>e</sup> classe.	25 fr.	30 fr.
— 3 <sup>e</sup> classe.	20 fr.	25 fr.

# Tapis-Tourcoing

De notre Fabrique à votre Maison  
**7, Rue Franklin - NANTES**

Il suffit de voir

Copie d'Orient - Chemins  
d'Églises - Tapis d'autel

Gros Arrivages de Tapis  
Algériens et Marocains



Demandez les programmes  
des voyages de  
**l'Office des Voyages  
de l'Ouest-Eclair**

Tél. 36-75

RENNES